

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 752.—SAMEDI, 1^{ER} OCTOBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



Mme LA COMTESSE ABERDEEN

Photo. Notman & Son

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1^{ER} OCTOBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Causerie de Paris, par Paul.—Poésie : Les grandes voix, par Firmin Picard.—La reine Wilhelmine.—Poésie : Un rêve réalisé, par J.-B. Caouette.—Parallèle, par J.-H. Bénéakoff.—Le duc de Kent et le curé Renaud, par P.-G. R...—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Bibliographie.—Nos paroisses paroissiales, par Je me Souviens.—Nos gravures, par F. de Thermes.—Usages mondains, par Intérim.—Pour les hommes.—Conseils pratiques.—Théâtre.—Jeux et amusements.—Feuilleton.—Primes du mois de août.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Portraits : Mme le comtesse Aberdeen—S.M. la reine Wilhelmine.—S.G. Mgr Lorrain, évêque de Pontiac.—A travers la province de Québec (six vues).—A travers l'Algérie (six vues).—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

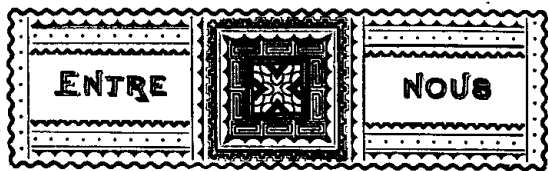
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-DOUZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-douzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, 1^{er} OCTOBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Le dévoilement de la statue de Champlain a eu lieu le 21 septembre, en présence des plus hautes autorités du Canada, le gouverneur-général, le général commandant les forces de terre et de mer, le lieutenant-gouverneur, le clergé, les juges, les ministres, les sénateurs, les députés, etc., et enfin une foule immense accourue pour assister à cette magnifique démonstration.

C'était vraiment un spectacle grandiose que cette fête, à laquelle ont prêté leur concours trois cuirassiers anglais et une frégate américaine.

Les uniformes des troupes anglaises, canadiennes et

américaines, les bayonnettes brillantes, les navires, les monuments et les maisons pavoisés de pavillons, les toilettes les plus gracieuses, tout cela formait un coup d'œil ravissant. Et puis, cette vue, cette admirable vue de la terrasse, Lévis en fête aussi, le château Frontenac orné de vives couleurs et dont pas une fenêtre n'était vide.

Quelle fête !

Au moment du dévoilement, les canons des vaisseaux de guerre firent entendre leur voix puissante, et des applaudissements renouvelés saluèrent l'apparition du splendide bronze représentant le fondateur de Québec, père de la Nouvelle-France.

Jusqu'à présent, on n'avait pas pu juger d'une manière exacte de la valeur de l'œuvre de MM. Chevré et Le Cardonnel, mais maintenant, avec son haut relief, le monument apparaissait dans sa grandeur sobre et élégante.

Les mânes de Champlain ont dû tressaillir en entendant toute cette foule, composée d'éléments divers, de nations différentes, pousser un cri d'admiration.

Puis les discours ont commencé. Vous les avez déjà lus et vous avez pu voir que la démonstration s'est doublée d'une fête littéraire, comme on en a rarement vu au Canada.

Et maintenant, regardons le monument :

* * Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est l'admirable harmonie de l'ensemble.

L'attitude de Champlain, tout en étant très vivante — car la vie est le principal caractère de l'art de la statuaire — est d'une grandeur tranquille qui en impose.

Voyez cette tête calme, pure, ce regard direct et ferme, cette intelligence répandue sur toute la physiognomie.

C'est bien Champlain, tel qu'il dut être, quand du haut du rocher de Québec, il salua la terre qu'il devait coloniser et la ville qu'il allait fonder, et combien faut-il admirer la haute intelligence de M. Chevré qui a si bien compris et rendu son sujet, qui a réussi à faire penser ainsi le bronze et à lui donner une âme. C'est 1608.

Descendons de quelques pieds, et nous parcourons près de trois siècles. Le modeste château Saint-Louis a disparu depuis longtemps, la maison de Hébert, le premier habitant de Québec, n'a pas laissé de vestiges, mais la colline, ses flancs et les rives du grand fleuve sont couverts d'habitations et de monuments, les bois ne sont plus et le silence de 1608 a fait place à l'activité, au bruit et au mouvement d'une grande ville.

Et Québec qui s'est souvenue rend enfin hommage à son illustre fondateur.

Le haut relief qui complète le monument, ou plutôt qui, avec la statue, constitue le monument, est une œuvre unique sur le nouveau continent.

Voici ce que j'en disais, le 26 février 1896, dans *La Presse*, la veille du jour où le jury rendit son verdict :

In manus. — Les maquettes se suivent et ne se ressemblent pas plus que les jours. Tant mieux !

Projet de premier ordre. De l'art, du grand art. Architecture puissante et statuaire de la bonne école. Les deux se soutiennent, se complètent, ne font qu'un même corps tout en restant bien distinctes. Rien ne froisse l'œil ; celui qui a fait cela est un véritable artiste... Quel mouvement, quelle vie, quelle envolée dans le groupe de face. La ville de Québec, les yeux fixés sur Champlain, grave sur un cartouche le nom du père de la Nouvelle-France ; près d'elle, le génie de la navigation, pendant qu'une Renommée, dans un mouvement d'une allure prodigieuse de vitalité, sonne à pleins poumons la trompe qu'elle tient de la main gauche. La droite porte une couronne.

Pas d'autre groupe, mais ce monument dans son style sobre à une très grande valeur.

En relisant ces lignes, je suis heureux de constater que je ne me suis pas trop trompé. Il est vrai qu'au premier abord, il y a deux ans et demi, je préférerais un autre Champlain que celui de M. Chevré, mais quant au haut relief, le jury et le public ont toujours été unanimes à reconnaître qu'il n'avait pas de rivaux.

Et aujourd'hui que l'on peut bien juger la statue, on

constate en elle la même supériorité que pour le relief.

L'architecte a bien secondé Mr. Chevré et Québec peut s'enorgueillir à juste titre de posséder le plus beau monument du genre qu'il y ait au Canada, et ce sans aucune contestation possible.

M. Chevré est un jeune homme ; sa trentième année s'est terminée le 5 juillet dernier. Né à Bruxelles en 1867, de parents français. Commença ses études à Bruxelles et les termina à Paris, la capitale du monde artistique. En 1891, il n'avait pas encore vingt-quatre ans, il obtint une mention honorable, avec un groupe intitulé ; "Combat de coqs." Au salon de 1895, il remporta, haut la main, la troisième médaille d'or, avec une statue charmante de grâce et d'élégance : "Le Réveil de Flore," actuellement la propriété de l'Etat, qui s'empressa d'en faire l'acquisition. Plusieurs de ses bustes-portraits ont obtenu un succès tout aussi retentissant.

Au physique, M. Chevré est un fort et solide gaillard, à la poignée faite pour manier le ciseau, le maillet et la terre. Comme tête, vous avez pu le juger par le portrait que LE MONDE ILLUSTRÉ a publié la semaine dernière.

M. Paul Le Cardonnel, l'architecte du monument Champlain, est de deux ans plus jeune que M. Chevré. Après avoir fait ses études à Paris, il entra à seize ans, à l'école des Beaux-Arts. Depuis sa sortie de cette grande institution, il a remporté de nombreux succès et a été plusieurs fois médaillé. A été admis au concours du grand prix de Rome. M. LeCardonnel est l'un des architectes de la ville de Paris. Il a collaboré à la restauration de l'hôtel de ville de Saint-Germain, et a été classé premier, dernièrement, lors du concours ouvert au monde entier, par la compagnie d'assurances "New-York Life," pour un monument à élever à Paris. Il y avait cent dix concurrents de toutes les nations.

La santé de M. Le Cardonnel n'est pas, malheureusement, aussi brillante que celle de son ami. L'excès de travail, les veilles passées à l'étude ont fortement ébranlé sa constitution qui n'était déjà pas très forte.

Nous faisons des vœux pour qu'il se rétablisse bientôt. L'art français a besoin de lui.

* * Somme toute, c'est un monument unique en son genre et, pour le prouver, je n'aurais qu'à citer l'opinion des nombreux américains qui envahissent le Château Frontenac, lors de la cérémonie du dévoilement : "Nous ne possédons rien de pareil aux Etats. Nous avons plus gros, plus grand, mais absolument rien d'harmonieux dans son ensemble comme cette œuvre d'art. MM. Chevré et LeCardonnel feraient fortune chez nous." Et je vous prie de croire qu'ils n'ont pas ménagé les éloges aux deux artistes.

* * Quelqu'un, je ne sais qui, a fait la semaine dernière, dans ce même journal, la réflexion suivante :

"Notre sculpteur canadien, M. P. Hébert, n'eût-il pas pu être chargé de ce travail ?

Ce n'est pas un reproche que nous faisons : nous voulons seulement faire remarquer qu'il n'est point nécessaire d'aller au loin chercher ce que l'on possède chez soi, surtout que le talent de notre sculpteur canadien est connu et même hautement apprécié à l'étranger.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Celui qui a écrit cela ignore-t-il assez le sujet qu'il a eu la prétention de traiter, pour ne pas savoir que le comité qui s'est chargé de recueillir les souscriptions nécessaires, a fait appel aux statuaire de tous les pays ?

Ignore-t-il que parmi les concurrents se trouvaient des Anglais d'Angleterre, des Italiens, des Canadiens-français, des Canadiens-anglais, des Américains, et enfin des Français ?

Ignore-t-il que quand un jury a donné sa décision il ne lui est plus possible de la modifier ?

Ignore-t-il que ce jury était composé exclusivement de Canadiens et que les jurés, en hommes d'honneur, n'avaient à se prononcer que sur le mérite des œuvres,

sans s'occuper de la nationalité du statuaire des maquettes, nationalité qu'ils devaient ignorer ?

Enfin, il semble dire que la décision du jury étant en faveur de X..., on aurait dû accepter le projet de L...

Alors, à quoi servirait de faire un appel général pour un concours.

Qu'aurait donc dit Hébert si, chaque fois qu'il est sorti vainqueur d'un concours, on eût donné à un autre l'exécution d'un autre projet ?

Dieu merci, nous connaissons Hébert, et ce n'est pas lui qui sera jamais atteint d'un sentiment de jalousie mesquine comme celui dont est imprégné l'auteur de ces deux phrases.

Hébert a déjà fait ses preuves et n'a besoin de personne pour le prouver.

Ailleurs, le même plumitif — j'ignore de plus en plus à quel nom il répond — dit : la facture de la statue de Champlain " rappelle celle de M. de Maisonneuve, sur la place d'armes à Montréal. Le dessin de celle-ci est tout aussi nerveux, aussi fouillé, aussi étudié que l'est celui de la statue de Champlain."

Quel galimatias !

. Et pour terminer permettez-moi de citer le sonnet de notre ami Pamphile Lemay :

A MM. CHEVRÉ ET LECARDONNEL

SONNET

*Tu devais être ainsi, soldat du Navarrois...
Ton regard inspiré cherche-t-il à connaître
Si ton jeune pays va grandir, ou doit n'être
Qu'un fleuron sans valeur aux couronnes des rois ?*

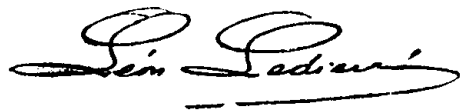
*Lis-tu, dans l'avenir, le triomphe des droits ?
Vois-tu sourire au ciel la rustique fenêtré ?
Et ce rocher superbe, où ta ville va naître,
Sent-il la liberté frémir en ses parois ?*

*Tu sers la France et Dieu. Divinement trempée
Ton âme aime à la fois et la croix et l'épée.
Tu sais vaincre au combat, prier devant l'autel.*

*Il semble que d'avance, en effet, tu contemples
Les tombes des héros et les parvis des temples
Qui feront une assise à ton bronze immortel.*

PAMPHILE LEMAY

Ah ! la belle journée que celle du 21 septembre, à Québec, et les Canadiens en parleront longtemps aux soirées d'hiver !



CAUSERIE DE PARIS

On cause beaucoup, en ce moment, au quartier latin — le quartier des artistes et des étudiants — d'une exposition d'art français, qui doit avoir lieu au Canada l'été prochain, immédiatement après la clôture des Salons.

Le comité formé en vue de la prochaine exposition est composé des plus grands artistes de France, pris indistinctement parmi les sommités du Salon des Champs Elysées et de ce qu'on appelait autrefois le "Champ de Mars," et parmi lesquels se trouvent MM. Puvis de Chavannes, Carolus Durand, Rodin, Alexandre Charpentier, Lefebvre, etc., etc. Ces messieurs, en outre, sont, dès à présent, inscrits comme exposants.

Le directeur de cette exposition, l'instigateur de l'entreprise, est M. Théo. de Bellefonds, propriétaire du "Procope," cabaret artistique universellement connu dans le monde des artistes ; M. Paul Le Moyne de Martigny, journaliste, en est le secrétaire général.

Cette exposition sera, sans doute, ce qu'il y a eu de plus considérable dans le genre au Canada, et ne sera pas inférieure à celle du "World's Fair" de Chicago, en 1892. Car, elle ne comprendra pas seulement la peinture, mais aussi la sculpture, la gravure, la poterie, la céramique, la joaillerie, la marquetterie,

etc., etc. En un mot, chacun des arts cultivés en France y aura sa section et sera représenté par des œuvres des maîtres modernes.

Quinze cents toiles, environ, seront acceptées, après avoir subi l'examen du comité de critique. Quant aux envois des autres sections, on ne peut encore en fixer le nombre, mais tout indique qu'il sera considérable.

Le secrétaire a l'intention de faire, sous peu, un chaleureux appel à nos artistes canadiens, qui tiendront sans doute à honneur de prendre part à cette exposition.

La section de la poterie sera certainement des plus réussies, car on compte, dès maintenant, la manufacture de Sèvres au nombre des exposants.

La joaillerie d'art est certaine d'un gros succès, car les femmes sur cette question se trouveront naturellement sur leur terrain, et il me semble voir à l'avance beaucoup de jolis yeux s'arrondir d'admiration. J'imagine que nombre de maris vont avoir quelque difficulté à ne pas écorner leur livret de banque.

Il est aussi probable que les honorables vieilles filles qui font partie des sociétés d'aiguille protégées par Lady Aberdeen, s'en piqueront les doigts d'avoir vu certaines choses de ma connaissance, dans la section de tapisserie...

C'est M. Philéas Corrivan, membre du barreau de Québec, qui est chargé de l'organisation au Canada. Ce monsieur vient de quitter Paris, après avoir jeté avec le directeur, les bases qui doivent assurer le succès de cette entreprise.

M. Henri Hains, actuellement à Paris, est désigné comme secrétaire pour la section de Montréal.

J'oubliais de dire que la prochaine exposition se fera successivement à Québec, Montréal, et probablement, Toronto. Dans chacune de ces villes, un comité local sera formé pour mener à bien l'entreprise et se mettre en relations avec les artistes qui visiteront le Canada à cette époque.

.

Tandis que nous en sommes aux choses de l'art et puisque je vous ai causé tout à l'heure du "Procope," je vais, si vous le voulez, continuer sur le même sujet ; un peu pour n'en pas changer et beaucoup parce qu'il me reste nombre de choses intéressantes à vous dire.

Fondé en 1689, le "Procope" fut, dès les premiers jours, le rendez-vous des célébrités littéraires et artistiques de l'époque. On y voit encore la table autour de laquelle Voltaire et ses amis aimaient à se retrouver. C'est même sur cette table qu'il écrivit quelques-unes de ces fines railleries qui eurent la si terrible portée de contribuer, dans une certaine mesure, à la révolution qui, déjà, se faisait pressentir. Depuis, la tradition s'est continuée : Mirabeau, Camille Desmoulins, Alfred de Musset, Gambetta, et nombre d'autres célébrités, dont on voit les portraits aux murs, ont été les habitués du café.

De nos jours encore, il n'est fréquenté que par des artistes et des littérateurs qui viennent là, le soir, causer des choses de l'art, loin des cris des étudiants et des turbulents artistes aux costumes étranges et "pour la pose," des cafés du boulevard Saint-Michel.

M. T. de Bellefonds a l'intention de reconstituer, pour 1900, d'après des documents authentiques, le "Procope," tel qu'il existait au 17^e siècle. Il sera intéressant de se reporter tout à coup à trois cents ans en arrière, au milieu de cette inauguration du vingtième siècle que sera la prochaine exposition.

Le propriétaire du "Procope," par ses connaissances approfondies de tout ce qui touche à l'art et par ses relations quotidiennes avec les artistes, se trouve donc dans une position exceptionnellement favorable pour assurer le succès de cette entreprise qui, déjà, s'annonce sous de brillants auspices.

.

Et me voilà tout essouffé de vous avoir causé sérieusement pendant deux paragraphes, moi qui ne suis sérieux que le plus rarement possible quand je fais une chronique — surtout quand je fais une chronique. Puis, il y a quelqu'un auquel je tiens beaucoup, sur

le point d'arriver du Canada, et qui doit, entre autres choses, m'apporter un parapluie. Oui, parfaitement — un parapluie. Vous ne pouvez pas comprendre cela que je sois troublé à ce point pour un parapluie, n'est-ce pas ?... C'est parce que vous ne savez pas ce que c'est qu'un "riffard", voilà tout !

On prétend même qu'une des causes de la mélancolie de Louis-Philippe, gisait dans le fait qu'il était obligé de s'en approvisionner en France. Moi, je comprends cela.

Puis, ... puis, je ne sais plus !... Il fait un beau soleil, et par ma fenêtre grande ouverte m'arrive la voix adorablement faussée d'une voisine. Elle chante avec un accompagnement sautillant sur un piano inexorablement juste, une romance plaintive... Et tout cela me donne envie de sortir... pour aller aux nouvelles de mon parapluie.

PAUL

LES GRANDES VOIX

I

*Entends-tu, mon enfant,
Mugir dans nos montagnes
La grande voix du vent ?
Vois-tu dans nos campagnes
Comme de flexibles épis
Les chênes à la cime altière
Courber leurs longs bras affaiblis
Jusque dans la boueuse ornière ?*

II

*Entends-tu, mon enfant,
Au fond de la vallée
Comme un cri déchirant,
Une plainte voilée ?
Entends-tu siffler sur nos toits
La tempête passant rapide ?
Entends-tu retentir sous bois
Comme un gémissement timide ?*

III

*On dit, mon bel enfant,
Que la vague en furie
Emporte le méchant
Qui du Très-Haut se rie.
Mais sur la charnière du bon
Dieu toujours a veillé Lui-même.
C'est lui qui marque à l'aiglon
Le chaume de l'enfant qui l'aime.*

IV

*Dans mes bras, mon enfant,
Sur le sein de ta mère,
Ne crains pas le grand vent,
Car sur toi ma prière
Appelle la garde des cieux.
Dans ton berceau, mon fils, repose :
C'est son âme que sur tes yeux,
En baisers, ta mère dépose !*

FIRMIN PICARD.

(Reproduction interdite)

LA REINE WILHELMINE

(Voir gravure)

C'est le 6 septembre que la jeune Wilhelmine de Nassau, princesse d'Orange, fille du roi Guillaume III de Hollande et de la reine née Emma de Waldeck, a ceint le diadème et a pris le titre de reine de Hollande.

Elle naquit le 3 août 1880. En 1892, les médecins lui ordonnèrent l'air des montagnes. Chaque année, depuis lors, elle passa quelques semaines dans les Alpes, en Suisse et en Savoie. A la fin de 1896, ses cheveux flottants furent noués en chignon. Voilà tout. Toutes les anecdotes sur la jeune princesse, paraît-il, sont fausses. Une seule chose est vraie : c'est qu'elle se mariera selon son goût et d'après son cœur.

Elle a raison.

On la dit très bonne pour le peuple, compatissante, charitable : ce sont les plus belles vertus des rois.



UN RÊVE RÉALISÉ

*Sur la terrasse, un jour, promeneur solitaire,
Je songeais aux héros qui dorment sous la terre
Le douloureux sommeil d'un oublié déloyal.
Repasant en esprit les pages de l'histoire,
Je voyais défiler, le front brillant de gloire,
Champlain, Lévis, Vaudreuil, DuPlessis et Laval.*

*Soudain, à l'angélus, le vieux canon qui gronde
Vint mêler aux rumeurs de la cloche et de l'onde
Les feux de son éclair et les sons de sa voix.
Ces mille bruits donnaient de l'essor à mon rêve,
Je croyais assister à ces luttes sans trêve
Que la France pour nous soutenait autrefois.*

*Et je voyais Champlain, escorté de nos pères,
Traquer les Iroquois jusque dans leurs repaires,
Et donner aux Hurons la paix et le bonheur.
Puis la scène changeait. Sur un autre théâtre,
Je le voyais lutter auprès de l'idolâtre
Pour le soustraire au joug du vice et de l'erreur !*

*Quelques méchants en cor lui dressaient des embûches,
Et, comme les frelons qui convoitent les ruches,
Jetaient un œil jaloux sur la jeune cité.
Mais la foi de Champlain, son tact et sa prudence
Le faisaient triompher, avec la Providence,
Des lâches ennemis et de leur cruauté.*

*Devant de l'avenir un petit coin du voile,
Sous ce ciel je voyais reparaitre l'étoile
Qui guida si longtemps les pas de nos aïeux ;
A la place du fort, sur notre promontoire,
Je voyais s'élever un piédestal de gloire
D'où Champlain saluait un peuple affectueux !*

* *

*Trois siècles ont jeté leur poudre à nos archives,
Depuis l'heure où Champlain apportait sur nos rives
La foi chrétienne unie au noble esprit gaulois.
En plantant sur ce sol le drapeau de la France,
Il voulait en bannir le mal et l'ignorance
Et faire respecter la majesté des lois !*

*Il a civilisé le farouche sauvage
Et fait naître en son cœur, plein de fiel et de rage,
La tendresse, l'amour, la justice et l'honneur.
Maniant la charrue aussi bien que les armes,
Il a, premier colon, fécondé de ses larmes
La terre où nous glanons les fruits de son labeur !*

*Historien, il a groupé dans nos annales,
— Véritable bouquet de fleurs notionales —
Des faits qui font l'honneur du Canada-français.
Cet homme universel fut pour la colonie
Un père incomparable, un bienfaisant génie,
Un héros dont le nom ne périra jamais !*

*Champlain a surpassé nos glorieux ancêtres
Par ses pieux exploits ; il fut, avec nos prêtres,
Un zélé défenseur de la religion.
Mais nos âmes n'ont pas sa gloire sans partage,
Car, semblable au soleil qui perce le nuage,
Elle éclaire et ravit les enfants d'Albion !*

*Il fonda cette ville où deux vaillantes races,
Rivales autrefois, suivent toujours ses traces
Sous des drapeaux divers qui flottent librement.
Et les fils d'Albion, connaissant son histoire,
Vénérent comme nous son illustre mémoire
Et viennent s'incliner devant son monument !*

*Salut, ô monument ! tendre objet de mon rêve !
Ton bronze aux nobles traits comme un phare s'élève
Et répand dans mon cœur une douce clarté !
Toi, glorieux Champlain, reçois l'apothéose
Que l'ange du pays, en ce jour grandiose,
Va t'offrir dans le ciel au nom de ta cité !*

J. B. Caouette

PARALLÈLE

MEMOIRE D'UN EX-ETUDIANT RUSSE

I

EN RUSSIE

On assistait à une réunion d'étudiants des plus tumultueuses, à une réunion clandestine. Les annales des étudiants de Russie n'ont jamais eu l'occasion d'enregistrer sur leurs pages, souvent écrites avec leur sang innocent et pur, une réunion aussi grave, aussi sinistre.

Les meilleures forces de la jeunesse Moscovite, vaillante, enthousiaste, et incomparable dans sa sincérité, y prirent part. La séance fut ouverte par la lecture des rapports reçus de différents points du vaste empire, sur la situation pitoyable des masses ouvrières, des masses sans état défini, des masses prolétaires, sur la situation du peuple, enfin.

« Frères, dit le président en terminant son rapport, le peuple qui s'épuise dans les labeurs excessifs, faisant vivre et jouir la classe privilégiée, protégée par le pouvoir autocrate émanant du trône, est privé de tout moyen d'existence. Il meurt de faim, il s'éteint faute de soins en ses maux physiques, ignorant le but pour lequel il vit ici-bas, sans savoir même pourquoi il s'en va avant le terme. Frères ! formons nos rangs !... Frères ! au secours du peuple qui se meurt !... »

Un silence suivit cette allocution laconique, un silence de mort, un silence sinistre.

Une seconde après, une salve d'applaudissements retentit, assourdissant les uns, enivrant les autres, faisant trembler l'édifice. L'auditoire avait été enflammé par ce feu sacré que la soif de la justice donne aux âmes ingénues.

Les jeunes gens grinçaient des dents ; les jeunes filles pleuraient. Les orateurs se succédaient à tour de rôle à la tribune. Les dénonciations contre la classe revêtue du pouvoir de la souveraineté appartenant au Narod (peuple), classe gouvernante qui vole à pleines mains dans le trésor public ; qui exerce son atrocité cynique envers ces misérables victimes — les Moujiks (paysans), en souillant ainsi le droit de l'homme, amenèrent l'auditoire au paroxysme de la rage.

Les hommes insistaient pour que l'on prit les moyens de se venger de l'ennemi-monstre, de l'ennemi-tigre. Les femmes exigeaient une aide prompte aux victimes, se déclarant prêtes à se sacrifier pour le bien-être de ces martyrs, décidées même à descendre jusqu'au Narod (au peuple).

Des tribuns célèbres, des poètes populaires firent le reste.

Les rues Moscovites, pleine d'une foule compacte où l'on distinguait les gais promeneurs, les gais piétons, les riches enveloppés dans leurs fourrures, ou les nobles se reposant dans des traîneaux aux attelages resplendissants, les rues Moscovites virent repasser la masse d'étudiants, exaltés jusqu'à l'irresponsabilité, jusqu'à l'oubli.

Le surplus d'énergie, chez chacun de ces adolescents, s'exhalait au dehors avec une force irrésistible.

On marchait en rangs serrés, malgré la défense formelle de la loi draconienne, formant ainsi un corps immense, muet, et cependant éloquent, puissant, quoique faible...

On ne savait pas exactement si le devoir était de prendre l'offensive, en se jetant sur cette foule heureuse de promeneurs insouciantes des misères du peuple, ou s'il fallait réserver ses forces pour la défensive, en attendant l'attaque de la police contre la procession illégale, provocante.

On ne sentit que ceci :

Une lutte s'imposait pour le devoir !...

Subitement, un corps de gendarmerie — la police montée — fit son apparition sur un carrefour célèbre comme lieu de démonstration révolutionnaire où, par instinct, les étudiants se dirigeaient.

Un détachement d'infanterie arrivait aux pas accablés d'un côté opposé.

« A bas les traîtres ! Malheur aux ennemis de la

liberté : » hurlèrent, malgré eux, les étudiants en un chœur puissant et d'une seule voix.

« Chargez ! » commanda l'officier d'infanterie à ses hommes. La gendarmerie immédiatement entourée de démonstrateurs et militaires, ne laissant aucune issue aux premiers (issue que pas un ne songea à chercher.)

Inspirés par la cause sainte, se faisant aussi un mérite d'être complètement désarmés, les étudiants resserrèrent les rangs à leur tour. Alors le carnage des aveugles par des voyants commença ; les bourreaux, faisant verser le sang innocent de ces infortunés vaincus, écrasés, se riant des victimes, marchant sur des cadavres.

Une demi-heure après, ceux qui survivaient à ce détestable massacre, marchaient ligottés, escortés chacun de deux gendarmes épées nues, conduits aux différentes prisons de l'antique capitale russe.

Les hommes juraient, les femmes chantaient la Marseillaise.

Deux ans après, ils marchaient, enchaînés, par des routes aveuglantes, l'été par une poussière brûlante, l'hiver par une poussière glaciale, à travers des steppes désertes et infinies, pour le pays de la mort — la Sibérie.

Plus tard encore, ils étaient jetés en passant, dans le gouffre sourd, muet et aveugle de la terre, où, pour l'éternité, ils dorment leur sommeil de repos final, le sommeil des martyrs...

II

EN AMÉRIQUE

On sortait d'un spectacle pour lequel le rendez-vous avait été annoncé, avec un fracas inouï, dans tous les journaux du pays, sur les murs des villes, des villages et des bourgs.

Les meilleures forces de la jeunesse du Nouveau-Monde, jeunesse vaillante, robuste, maîtresse de l'avenir du couple américain y assistaient. On y voyait aussi des princes de la finance, des arts et des sciences ; des citoyens satisfaits de la vie ainsi que ceux qui ne l'étaient qu'à moitié.

Adolescents et vieillards s'y confondaient en une seule mer humaine, immense, houleuse.

Ceux qui gouvernent serrèrent les mains à ceux qui se laissent gouverner, accourus, tous, de près, de loin, des quatre coins du pays.

L'assistance, divisée en deux parties aux intérêts opposés, ne manifestait pourtant aucun antagonisme.

On n'y discutait guère affaires d'Etat.

Sans l'intervention de brigades de police ni de détachements de milice, l'ordre fut parfait. Tout-à-coup, un signal se fait entendre. Tout devient attention. Un silence religieux règne dans l'assemblée.

Les battements de cœur des spectateurs redoublent de vitesse. C'est le duel de deux célèbres " prize fighters " qui vient de commencer. Les cœurs battent plus fort encore. Ils frémissent de crainte... Ils bondissent de joie... Ils cessent de battre tout-à-coup...

Puis une explosion d'applaudissements éclate, assourdissante, abrutissant les uns, enivrant les autres, faisant trembler l'arène. Les rues désertes de la petite ville revirent une mer humaine dont une partie radieuse, l'autre honteuse ; la première victorieuse, la dernière vaincue, approuvant, reprochant, gesticulant dans une confusion monstre en se disant : « A la prochaine fois ! »...

* *

Dans une certaine ville américaine, plusieurs jeunes gens résolurent d'imiter les célèbres donneurs de coups, héros du jour. La place choisie, on convoqua au combat clandestin un nombre restreint d'amis des deux sexes.

On se battit. Les palpitations des cœurs des assistants, subitement, avait été arrêtés par un cri déchirant d'un des combattants.

Il y avait un mort.

Les jeunes filles fuyaient, terrifiées, appelant au secours, donnant l'alarme aux habitants, aux autorités. Les jeunes gens s'empressèrent d'enlever leur mort.

Trois jours plus tard, toutes les maisons de la ville étaient drapées de deuil.

Deux convois funèbres de première classe avançaient lentement, imposants et lugubres vers le cimetière principal de la ville.

L'un contenait la dépouille mortelle de la victime du combat clandestin des disciples, de ces deux fils de deux vénérables nations libres. L'autre, celui d'un étudiant tombé victime dans un concours de *foot ball* sous les yeux mêmes de ses parents, de ses maîtres, de la meilleure jeunesse et des citoyens les plus distingués de la cité.

La population entière tenait à les accompagner à leur dernière demeure, au champ du repos où, pour l'éternité, ils dorment leur meilleur sommeil, le sommeil des victimes des mœurs de leur pays, pays civilisé par excellence...

Jean H. Peniakoff

LE DUC DE KENT ET LE CURÉ RENAULD

La famille de Salaberry était en excellents termes avec le duc de Kent. Le père de notre souveraine reçut même, à différentes reprises, l'hospitalité de l'hon. Ignace de Salaberry, père du héros de Chateauguay, dans son manoir de Beauport. C'est probablement pendant une de ses visites à cette excellente famille que l'abbé Renauld, curé de Beauport, lui fut présenté.

Il faut croire que le curé canadien fit une excellente impression sur le duc de Kent puisque, dans la suite, il entretint avec lui un commerce de lettre très suivi. Nous ignorons si ces lettres ont été conservées.

Lorsque, le 4 septembre 1787, Mgr Denaut prit possession du siège épiscopal de Québec, il donna des lettres de grand vicaire à M. Plessis, curé de Québec, et annonça qu'il avait choisi ce digne et excellent ecclésiastique pour son coadjuteur.

Le duc de Kent essaya de faire désapprouver ce choix par le gouverneur de la province, sir Robert Prescott. Le 16 octobre 1797, le prince écrivait de Halifax au gouverneur :

Quant au coadjuteur, M. Plessis, je crois de mon devoir de vous informer que c'est un homme en qui vous trouverez peut-être qu'il n'est pas prudent de reposer trop de confiance. Je l'ai connu pendant qu'il était secrétaire de l'évêque Hubert ; et l'on savait parfaitement pendant ma résidence au Canada, qu'il gouvernait entièrement l'évêque et le séminaire, et les portait à adopter des opinions incompatibles avec nos idées sur la suprématie du roi dans les affaires ecclésiastiques.

Je sais, écrivait-il un peu plus tard, que, pendant que je résidais au Canada, feu l'évêque Hubert se refusa fortement à remettre au gouvernement une liste des nominations à faire aux cures, et comme on croyait ce prélat entièrement guidé par le coadjuteur actuel, ce refus était regardé par les plus zélés sujets de Sa Majesté dans le pays, comme une des nombreuses raisons pour lesquelles M. Plessis était dans une position douteuse, sous le rapport de la loyauté envers la Grande-Bretagne.

Le but du duc de Kent en dépréciant ainsi M. Plessis auprès du gouverneur Prescott, était de faire choisir son ami le curé Renauld comme coadjuteur de Québec.

Dans toutes les lettres du duc de Kent à son ami de Salaberry il est question du curé Renauld.

P.-G. R

Deux choses forment les nations : ce sont les mœurs et les lois. Aux femmes, Dieu a confié la sainte mission de former les mœurs.

Parmi les hommes, le plus faible est celui qui ne sait pas garder un secret ; le plus fort, celui qui maîtrise sa colère ; le plus patient, celui qui se contente de la part que Dieu lui fait. — FÉNÉLON.

NOS FLEURS CANADIENNES

Violette à feuille cucullées (viola cucullata). — Violette du Canada (viola canadensis) : (Famille des Violariées).

*Tandis qu'à leurs œuvres, errerres
Les hommes courent hâletants,
Mars qui rit, malgré les averse,
Prépare en secret le printemps...*

*Tout en composant des solfèges
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neige
Et les violettes aux bois.*

THÉOPHILE GAUTHIER

*Déjà la violette s'ouvre
Et de ses larges taches couvre
Les pentes chaudes, au midi.*

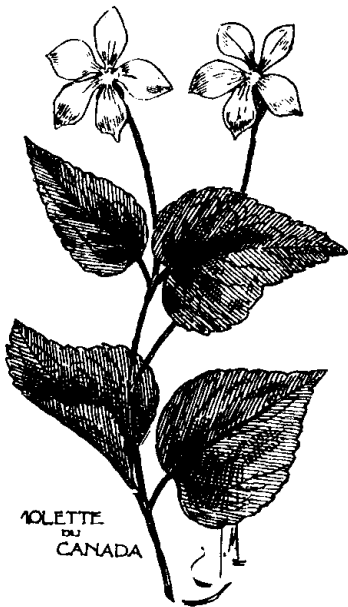
LUCIEN PALÉ.

Que n'a-t-on pas dit en prose sur les violettes et quel poète ne les a pas chantées ? On pourrait en faire des volumes.

Larousse nous dit que "les anciens attribuaient à la violette une origine merveilleuse. Jupiter après avoir métamorphosé Io en génisse, aurait fait naître la violette pour lui offrir des herbes dignes d'elle."



VIOLETTE À FEUILLES CUCULLÉES



VIOLETTE DU CANADA

chardon. Au moyen âge nous voyons la violette figurer parmi les fleurs destinées par Clémence Isaure à couronner les vainqueurs du gai savoir, et l'historien Froissart faire trêve à ses travaux plus sérieux pour mettre en vers le plaidoyer de la violette et de l'oeillet."

Bien que cette famille de plantes compte plusieurs genres et quelques centaines d'espèces, poussant pour la plupart dans la zone tempérée, on ne rencontre au Canada qu'une douzaine d'espèces du genre type. Pour ma part je n'ai trouvé dans mes herborisations que celles plus haut mentionnées. La violette odorante, la plus célèbre entre toutes et les pensées (violettes tricolores), ont valu à cette famille son éclatante renommée.

Mais ces dernières sont des aristocrates qui ne veulent fleurir que dans nos jardins ; et pour nous, c'est bien à tort qu'on leur a décerné un brevet de modestie. Il appartiendrait plutôt à nos violettes sauvages, moins favorisées sous certains rapports, mais aussi jolies, aussi mignonnes, vraiment humbles et ne

dédaignant point le sol de l'Amérique du Nord. La violette à feuilles cucullées et aux fleurs d'un bleu clair est très commune ici. Elles égayent nos prés. Les autres s'épanouissent de préférence dans la forêt.

La fleur de notre véritable violette canadienne (viola canadensis) est presque toujours formée de pétales d'un blanc de lait, délicatement veinés de bleu. On ne saurait imaginer corolle plus tentatrice.

Toutes les deux elles apparaissent en mai, ce mois par excellence des plus belles productions du règne végétal.

En médecine on se sert des violettes comme émollient et on en fait un sirop contre la coqueluche. Provancher assure que l'infusion des feuilles de la "pensée" est un remède presque toujours certain pour les "croûtes de lait" des jeunes enfants.

Ayant commencé cette monographie en citant des vers, je m'imagine que je dois finir de même. Ceux-ci sont de Desmarais et ont eu bien souvent l'honneur d'être reproduits. Ils ne sont pas à dédaigner pour cela, car ils peignent bien la fleur chérie des poètes :

*Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma valeur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.*

A. J. Massicotte

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons sous les yeux un livre, un vrai livre, sous le rapport du volume tout aussi bien que sous le rapport de ce qu'il contient.

Nous ne suivrons pas la préface qui, fort bien dite et mieux pensée encore, n'est, en somme, qu'un... acte d'humilité. Nos lecteurs savent qu'en général, une notice bibliographique est une louange, parfois tempérée d'une bienveillante critique.

Au livre dont nous parlons, nous ne pouvons que donner des louanges : il ne s'y trouve place pour aucune critique, de quelque nature qu'elle soit.

Cependant, cet ouvrage embrasse une grande variété de connaissances, de sciences. Qu'on en juge par cet aperçu de la division du volume : Religion ; Histoire, Géographie, Voyages, Pèlerinages ; Littérature et Romans ; Education, Sciences et Arts, Philosophie, Economie politique et sociale, Beaux-Arts ; Ouvrages Canadiens.

Mais, nous dira-t-on, quel est le titre de ce livre ?

Le titre ? C'est le *Catalogue des livres de la Bibliothèque paroissiale de Notre-Dame et du Cercle Ville-Marie*. Et ce beau catalogue, donnant par ordre alphabétique les titres des ouvrages ; puis, encore par ordre alphabétique, les noms des auteurs, ce beau catalogue est dû au zèle, au travail acharné de M. l'abbé Hébert, P.S.S., le dévoué directeur du Cercle Ville-Marie, le bienveillant ami de notre jeunesse studieuse — et même de tout ce qui est studieux.

Il lui a fallu de la patience, pour classer, ainsi que nous l'avons dit, les dix-huit mille volumes de la Bibliothèque. C'est un travail ingrat : nous osons espérer qu'il n'aura pas été fait pour des ingrats.

Nous nous permettons d'offrir nos plus vives félicitations et notre gratitude à M. l'abbé Hébert, et nous souhaitons de nombreux abonnés à la Bibliothèque qu'il vient de rendre si attrayante.

On nous fait voir — nos confrères d'Europe écrivent : "Nous possédons..." une valse qui doit être bien jolie, si nous en jugeons par la couverture.

Ce morceau de piano a pour titre : *Les Lauriers*, et il est dédié à sir W. Laurier. L'auteur de cette page est Mme R. Jacques, professeur de musique à Québec.

Nous souhaitons que cette valse rapporte à l'auteur, afin que celle-ci ne soit pas réduite à dire du ministre de S.M. la Reine ce que le malheureux poète disait de Louis XIV :

Son image est partout, excepté dans ma poche !



MGR LORRAIN, PREMIER ÉVÊQUE DE PONTIAC

NOS PAROISSES CANADIENNES

LES PREMIERS COLONS DES BOIS-FRANCS

Sol canadien, terre chérie !
Par des braves tu fus peuplé.

ISIDORE BEDARD.

Les premiers colons de la rivière Bécancour, mission comprise dans le canton de Blandford, faisant partie, d'après Mgr Signay, du territoire appelé "Les Bois-Francis," furent MM. Charles Héron, Charles Thibodeau et Hubert Poirier. Ils s'établirent à la rivière Bécancour, en 1825. Sept ans plus tard, en mars 1832, MM. Edouard Leclerc, François Pellerin et Narcisse Béliveau, s'établirent dans le canton de Stanfold. Ils venaient de la paroisse de Saint-Grégoire-le-Grand, comté de Nicolet.

En 1835, un habitant de la Baie du Febvre, du nom de J.-Bte Lafond, vint à Saint-Calixte de Somerset. Ce fut le fondateur de Somerset. Il fut suivi, quelque temps après, d'un nommé Joseph Grondin. Ce fut aussi en 1835 que Saint-Christophe vit arriver son premier colon, M. Charles Beauchesne. M. Beauchesne naquit à Bécancour, le 25 décembre 1792. A vingt ans, il prit part à la guerre de 1812, fit deux années de service. En 1819, il épousa à Bécancour Marguerite Levasseur ; en 1831, il acheta une terre à Gentilly, qu'il cultiva jusqu'en 1835, époque où il alla se fixer à Saint-Christophe d'Arthabaska, où il mourut il y a quelques années.

Qu'était, il y a soixante-treize ans, cette partie des Cantons de l'Est, connue sous le nom des Bois-Francis ? Rien autre chose qu'une immense forêt qui n'attendait paisiblement que l'heure solennelle de sa destruction pour faire place à de belles et brillantes campagnes. Ces arbres gigantesques qui couvraient le sol, avaient régné pendant des siècles en potentats dans la forêt ; le moment était arrivé où ils devaient courber leurs têtes altières sous les coups redoublés de la hache des fiers sicambres canadiens.

Plusieurs années avant la colonisation des Bois-Francis, il est vrai, des chasseurs canadiens, venant des paroisses du fleuve Saint-Laurent, avaient pénétré dans les magnifiques forêts de Blandford, Stanfold, Somerset, Bulstrode et Arthabaska, et les avaient parcourues en toutes les directions. Un habitant de la paroisse de Saint-Pierre les Becquets, du nom d'Isaïe Mailhot, dit être monté plusieurs fois à Somerset, pendant l'hiver, à la raquette, et avoir tendu des pièges sur les bords de la rivière Blanche, près de l'endroit où était placée la belle église de Saint-

Calixte, incendiée le 28 février dernier. A peu près dans le même temps, un habitant de Saint-Grégoire, David Prince, plus tard un des colons des Bois-Francis remontait, en chassant la perdrix, cette branche de la rivière Nicolet, connue sous le nom de Rivière-au-Loup, qui traverse les cantons de Bulstrode, Stanfold et Arthabaska. Il avait même pris, dans les pointes de Bulstrode, une terre qu'il céda ensuite à Louis Héon et à Hubert Doiron, déjà établis dans ce canton, en 1830.

Cependant, aucun de ces chasseurs n'eut la volonté de s'établir sur une terre où semblaient couler le lait et le miel, parce que les obstacles à surmonter étaient si grands, qu'il fallait, pour les affronter, avoir un courage plus qu'ordinaire ou être commandé par la nécessité. Il leur semblait impossible d'aller demeurer seuls, à une si grande distance, sans espoir d'avoir un jour des chemins pour descendre au bord du fleuve, et d'être suivis par quelques parents ou amis. Cependant, comme le dit *Le Canadien Emigrant*, ce sont eux qui, en dépit de grands et de nombreux obstacles, par leur seul courage et sans aucune protection, ont tracé aux autres la route.

Ces hardis coureurs des bois, qui s'étaient les premiers aventurés dans les Cantons de Somerset, Blandford, Stanfold, Arthabaska et Bulstrode, une fois rendus dans leur paroisse natale, avaient beau, en effet, vanter la fertilité du sol de cette contrée, parler de la qualité supérieure des arbres qui la couvraient, faire miroiter aux yeux ébahis de leurs compatriotes le brillant des avantages qui les attendaient dans le travail du défrichement de ces belles et riches forêts, on demeurait sourd à leur chaleureux appel. Personne ne se sentait assez de courage pour se lancer dans ces cantons, et l'on préférait rester à l'étroit sur la terre de ses pères. La pensée d'abandonner un père et une mère chéris, de quitter des frères et des sœurs bien aimés, de s'éloigner de ses amis d'enfance, de dire adieu au clocher de son village, de se voir condamner pour de longues années aux privations et aux souffrances de toutes sortes ; tout semblait conspirer pour dire à la forêt qu'elle pouvait espérer rester encore longtemps dans son état primitif.

En 1835, M. Charles Héon et quelques autres personnes avaient pénétré jusque sur les confins du canton de Stanfold, et s'étaient établis sur les bords de la rivière Bécancour, à la ligne séparant le canton de Maddington de celui de Blandford. Aucun colon ne s'était avancé plus loin dans la forêt.

Mais enfin, dit M. l'abbé Charles Trudelle, un

homme d'énergie et d'intelligence, de la paroisse de Saint-Grégoire, Edouard Leclerc, (que son nom vive à jamais dans le souvenir des heureux habitants de ces contrées !) après avoir pesé les difficultés et calculé les moyens de les vaincre, résolut d'affronter tous les obstacles. Comme David Prince, il remonta la Rivière-au-Loup, en 1832 ou 1833, car il ne peut préciser davantage cette date, et s'arrêta à Stanfold, sur la terre même qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Il ne pouvait trouver un sol plus riche que celui des pointes étendues que forme le cours irrégulier de cette rivière, serpentant alors entre une double rangée d'ormes, qu'il osa le premier frapper. C'est aujourd'hui, écrivait M. l'abbé Charles Trudelle en 1852, un des plus riches habitants de la belle et florissante paroisse de Saint-Eusebe de Stanfold.

Ce brave Edouard Leclerc, ce bon citoyen, ce chrétien irréprochable, s'est éteint, muni des sacrements de l'Eglise et entouré de toutes les consolations de la religion, le 28 mars 1878, dans la 70ème année de son âge. Un de ses compagnons, François Pellerin, est mort le 24 janvier 1895, âgé de 81 ans. Il occupait encore, lui aussi, le lot de terre dont il avait pris possession, il y avait 63 ans, et sur lequel il avait abattu le premier arbre. Le deuxième compagnon de Edouard Leclerc, nommé Narcisse Béliveau, vivait encore en 1895 et résidait à Holyoke, dans l'Etat du Massachusetts. Voici comment M. l'abbé C.-F. Bailargeon, ancien curé de Stanfold, raconte l'arrivée de nos trois vaillants pionniers de Stanfold.

" Dans l'hiver de l'année 1832, une quinzaine de jeunes gens courageux appartenant à des familles aisées et des plus respectables de Saint-Grégoire, formèrent le complot de venir tenter fortune dans nos cantons.

" Le projet fut mûrement discuté, et, comme les chances de succès paraissaient grandes, il fut résolu que le départ aurait lieu de bonne heure au printemps, afin de pouvoir faire tout de suite quelques petits ensemencements. Le plan était hardi, mais les hommes se sentaient de taille à l'exécuter. Dans les derniers jours de mars, trois de ces jeunes hommes, Edouard Leclerc, François Pellerin et Narcisse Béliveau, dirent adieu à leur famille, et, conduits par leurs parents, ils prirent gaiement la route de nos cantons. Rendus dans les pointes de Bulstrode, comme la glace était encore très solide on s'embarqua sur la Rivière au Loup qu'on remonta jusque dans le haut du canton de Stanfold. On arriva dans l'après-midi, assez à temps pour permettre à chacun d'eux de se choisir avec connaissance de cause un champ d'opération. La chose fut facile, car tout le terrain était couvert d'ormes, d'érables, de chênes, de hêtres et de merisiers. On ne pouvait trouver nulle part un sol plus riche et plus fertile.

Le souper pris, il fallut songer aux moyens de passer la nuit sans trop de souffrance. Les chevaux furent abrités contre le vent du mieux possible, et les hommes se drapèrent majestueusement dans leurs robes de buffe et se blottirent au fond de leurs voitures.

Pour des jeunes gens accoutumés à reposer sur des lits moelleux, la perspective n'était pas trop souriante. Un ciel serein et parsemé d'étoiles, une lune brillante comme le cristal, un vent brûlant du Nord-Est, un froid sibérien, les arbres se balançant et craquant affreusement sous le souffle de la brise, il y avait de quoi mettre en verve les favoris des Muses ; pour ces voyageurs harassés par la fatigue, ils n'y trouvèrent rien qui pût faire monter d'un manière alarmante le baromètre de leur enthousiasme. Tout avait été prévu, tout fut accepté sans défaillance aucune ; aussi le sommeil fut-il profond. Le lendemain on se mit en devoir de construire une cabane de bûcheron ; car le pain, le vêtement et l'habitation sont les trois choses indispensables à la vie.

" Ces habitations primitives de la forêt, dit Antoine Gérin, sont construites au moyen de pièces de bois superposées et enchevêtrées l'une dans l'autre aux deux extrémités. Le toit qui est plat est pareillement formé de pièces de bois placées de manière à empêcher la neige et la pluie de pénétrer à l'intérieur. L'habitation forme généralement un carré d'un extérieur fort grossier, qui n'appartient à aucun style connu

d'architecture, et n'est pas même toujours très confortable à l'intérieur, mais cependant offre au défricheur un abri temporaire contre les intempéries des saisons. A quelques-unes de ces cabanes, la lumière vient par des fenêtres pratiquées dans les côtés, à d'autres, elle ne vient que par la porte. La fumée du poêle doit tant bien que mal sortir par un trou pratiqué dans le toit".

Une fois la cabane terminée, nos trois jeunes gens virent, sans sentir leur courage faillir, arriver le moment de la séparation ; ils devaient rester seuls dans l'immensité de la forêt, sans autre témoin de leurs travaux que le Dieu des bénédictions.

Laissés à eux-mêmes, nos trois bûcherons s'armèrent résolument de leur hache et commencèrent à frapper à droite et à gauche sur les redoutables géants de la forêt qui, tour à tour, allaient mordre la poussière, mais non quelquefois sans opposer une terrible résistance.

Alors on se souvient de tout ce qu'on aime,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance et même de nos peines.

DELILLE.

Que dire maintenant des misères terribles des premiers colons des Bois-Francis, des sacrifices énormes qu'ils durent s'imposer, du travail rude et constant auquel ils se condamnaient volontairement pour tirer leur subsistance du sol, du pain noir qu'ils mangèrent souvent arrosé de leurs pleurs, de la mauvaise nourriture dont ils durent se contenter quelquefois pendant des mois entiers ?



M. Charles Beauchesne, premier colon de Saint-Christophe d'Arthabaska

Pour le faire, il faudrait être à l'époque où la colonisation des Bois-Francis a commencé ; pouvoir entrer dans les chaumières d'alors ; y voir une mère désolée, des enfants pâles à demi-vêtus, pleurant et demandant à grands cris le pain qu'on ne peut leur donner. C'est la peinture d'un tableau qu'il n'est pas possible de retracer dans sa triste réalité.

La première cause de toutes les souffrances physiques et morales des premiers défricheurs de la terre des Bois-Francis fut le manque de voies de communication. Il est reconnu, comme l'a dit M. S. Drapeau, que les chemins sont la vie de la colonisation. Faisons-nous une idée, dit-il encore, des souffrances et des travaux pénibles auxquels sont assujettis les colons qui n'ont point de communications faciles avec les villages avoisinants : ici c'est un agriculteur obligé de transporter sur son dos, à travers la savane, et par les sentiers tortueux et noyés d'eau, les provisions qu'il achète chez le marchand, qui demeure à deux et trois lieues de chez lui ; là c'est un autre défricheur, qui, au milieu de ses pénibles travaux est obligé de charger sur ses épaules un sac de blé destiné au moulin et de le rapporter à sa demeure ; encore si ces trajets ne devaient se répéter que quelques fois dans l'année."

Pour aller des paroisses du bord du fleuve Saint-Laurent aux Bois-Francis, il fallait d'abord passer la savane de Blandford, qui séparait la paroisse de Gentilly des nouveaux établissements de la rivière Bécancour, et à travers laquelle un chemin mal entretenu conduisait alors. Mais cela n'était rien, comparé à l'affreuse savane de Stanfold, qui a tant fait parler d'elle pendant sa vie et qui n'a pas entendu grand bien se dire sur son compte après sa mort. Cette savane s'étendait depuis le village actuel de Princeville jusqu'à la rivière Bécancour. Elle avait neuf milles de longueur et n'était qu'une suite de marais impraticables et souvent périlleux. On la franchissait en voiture, mais non sans difficulté, pendant trois mois en hiver ; le reste de l'année, on la traversait à pied. Et dire que ce triste état de chose s'est continué durant l'espace de onze années !

Proclamons-le ici en toute vérité : le colon qui, dans les premiers temps de l'établissement des Bois-Francis, a pris une terre en bois debout, qui l'a défrichée d'une borne à l'autre, qui a su la conserver par de sages économies, n'est pas seulement un brave, c'est un héros.

Sol canadien, terre chérie,
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie
Une terre de liberté.

Nos pères, sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers.
Et leurs enfants, de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers.

JE ME SOUVIENS.

NOS GRAVURES

MME LA COMTESSE ABERDEEN

Nous donnons aujourd'hui, en première page, le portrait de Mme la comtesse Aberdeen, épouse du gouverneur-général du Canada.

Le gouverneur, ayant donné sa démission, qui a été acceptée, doit quitter bientôt le Canada : nos lecteurs aimeront sans doute à garder le portrait de madame la comtesse, ce portrait étant très fidèle.

S. G. MGR LORRAIN

Le 21 septembre dernier, avait lieu l'installation de Mgr Lorrain, comme premier évêque de Pontiac.

L'installation a eu lieu à 7.30 heures. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, a donné lecture de la bulle érigeant le vicariat apostolique de Pontiac en diocèse, et nommant comme premier titulaire Mgr Lorrain. Puis, Mgr LaRocque, évêque de Sherbrooke, a procédé à la cérémonie d'installation. Aussitôt après cela, Mgr Lorrain a reçu des prêtres du nouveau diocèse le serment d'obéissance d'usage. La bénédiction solennelle du Saint-Sacrement termina les cérémonies.

Voici les noms des membres de l'épiscopat présents : NN. SS. Duhamel, d'Ottawa ; Bruchési, de Montréal ; Gauthier, de Kingston, tous trois archevêques ; et NN. SS. les évêques Gabriels, d'Ogdensburg ; Emard, de Valleyfield ; LaRocque, de Sherbrooke ; Blais, de Rimouski.

Le 22, Mgr Lorrain officia pontificalement à la grand-messe, à 9 heures, S.G. Mgr Duhamel assistait au chœur. Mgr Emard fit le sermon et M. McCann, administrateur du diocèse de Toronto, prêcha en anglais.

Des adresses furent lues au vénérable évêque après la messe ; Mgr Lorrain y répondit avec une vraie émotion.

Les fêtes se terminèrent par le banquet offert par les dames de la ville de Pembroke, dans la salle académique du couvent.

Les élèves du couvent présentèrent, à leur tour, une adresse à Mgr Lorrain après le banquet à et les invités se séparèrent.

NOTRE PROVINCE

Qu'elle est jolie, notre province de Québec ! nous ne pouvons cesser de le répéter.

Pour nous en convaincre, nous devrions lire : on ne lit pas assez, on lit mal, on lit ce qu'il vaudrait mieux, souvent, n'avoir jamais lu.

Pourquoi dépenser de l'argent d'une manière inconsidérée, en achetant des ouvrages nuisibles souvent,

ou dont on ne tirera aucun profit s'ils sont écrits sur les pays de l'Ancien-Monde ?

Pour s'instruire, certes, on fait bien de prendre de bons auteurs, et de les prendre n'importe où : mais nous n'avons pas la prétention de devenir tous des savants !

Et même si nous avons cette prétention, croyez-vous que nous ne pourrions pas acquérir de profondes connaissances par l'étude du pays que nous habitons ?

Vous rappelez-vous cet ermite des premiers siècles de l'ère chrétienne, ermite dont les ouvrages ou les discours étaient si éloquents, si savants, qu'un illustre évêque lui demanda un jour : " Mon frère, dites-moi : où donc avez-vous puisé cette érudition si vaste, ces connaissances si étendues ? "

Abaisant ses mains vers la terre en un geste magnifique, l'ermite répondit : " Voilà mon livre ! "

Qu'elle est jolie, notre province de Québec !

Pour vous en convaincre, achetez donc ce livre d'un vrai Canadien, d'un homme sacrifiant sa vie à l'enseignement de nos enfants : *Labrador et Anticosti*, par le vénéré supérieur du séminaire de Chicoutimi, M. l'abbé Victor-A. Huard.

Les plus grands écrivains de France ont fait l'éloge de ce livre superbe : nous pouvons bien les croire, nous semble-t-il ? Surtout qu'ils ne prodiguent pas les louanges, à Paris.

Achetez encore cet autre livre, d'un de nos magistrats les plus distingués de Montréal : *Notre Nord-Ouest de la Province de Québec*, par l'hon. juge M. B. A. T. de Montigny, chevalier de l'Ordre militaire de Pie IX.

Si ces deux livres ne vous font pas aimer la province de Québec, c'est que vous ne voulez pas aimer ce qui est réellement aimable.

Nous sommes heureux de donner à nos chers lecteurs quelques scènes de la vie des champs, quelques-uns des beaux tableaux de la nature, pris sur le vif par un de nos photographes d'avenir, M. J.-R. Poirier, de Sainte-Cunégonde.

Le quai de Chateauguay est superbe : ce serait un tableau merveilleux si un peintre voulait le fixer sur toile.

Quoi de plus saisissant que cet instantané, où le charmant auteur de " Nos Fleurs Canadiennes " M. E. Z. Massicotte et son ami, faisant trêve un moment à leur cueillette des fleurs, font attraper le bâton lancé à leur chien !

Et cette autre scène, où nous voyons le même auteur occupé à examiner une plante, tandis que ses deux amis jouissent du superbe coup d'œil que leur offre la campagne de la Côte-Saint-Paul ?

C'était le temps des vacances : aussi, nos petits futurs défenseurs de la patrie s'escriment-ils à leurs jeux favoris. Naturellement, il faut, aux petits garçons, des chevaux, des voitures, des drapeaux, presque toujours des tambours, des trompettes : ils ont si peur de faire trop peu de bruit ! Les trois petits bonshommes de notre gravure me paraissent bien renfrognés : sans doute qu'il y a eu une petite discussion pour savoir qui serait... cheval. Est-ce cela, mes petits chéris ? Voyons, riez donc : vous assombrissez tout le tableau !

Voici la piste pour bicyclettes, du Parc de la Reine, à Verdun. Verdun ! bien beau nom, essentiellement et uniquement français : pourquoi le déparer par cette appellation barbare de *Queen's Park* ? Ou bien changez le nom de votre ville, ou bien donnez des noms français à vos rues, à vos sociétés, à vos places.

En dernier lieu, nous vous signalons la jolie perspective des grands réservoirs alimentant d'eau toute la ville de Montréal. Rien de plus ravissant que le site de ces réservoirs, adossés au flanc du beau Mont-Royal.

Quelles magnifiques campagnes, quelle végétation luxuriante, dans les quelques arpents de neige et de glace plus vastes que la France entière, et constituant notre jolie province de Québec !

F. DE THERMES.

Combien y en a-t-il qui disent et ne font pas, et qui démolissent par leurs mauvais exemples ce qu'ils édifient avec leur langue ?



Une caravane



Une rue arabe à Alger



Vue de la rivière El-Katara (Près de Biska)



Camp arabe près d'Alger



Paro Essai à Alger. Avenue des Plantes Tropicales



Marchand de fruits dans les faubourgs d'Alger

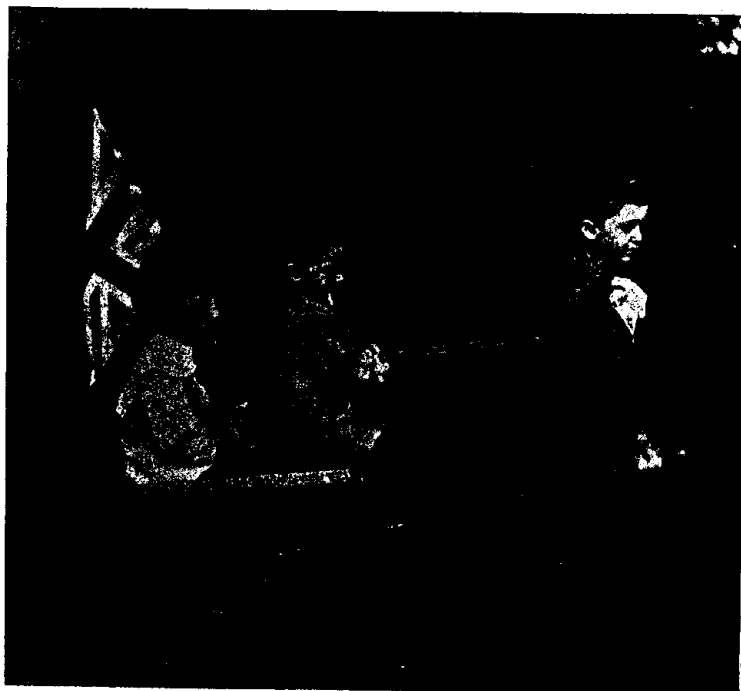
A TRAVERS L'ALGÉRIE. — D'après photographies de M. Emile Lacas



Chien sautant après une canne



Quai de Chateauguay



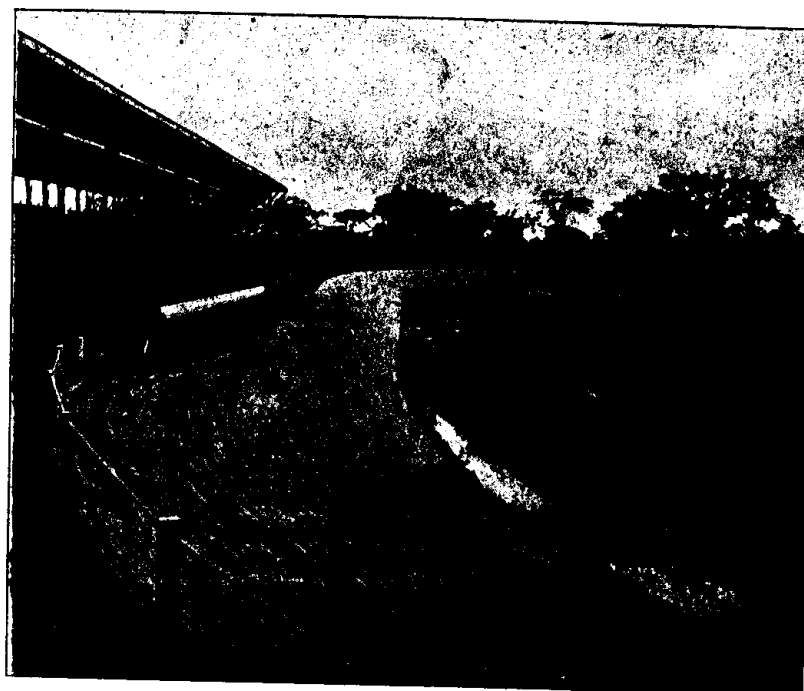
Les vacances à la campagne



Réservoirs de Montréal



En herborisant : Dans les champs



La piste du Queen's Park

A TRAVERS LA PROVINCE DE QUEBEC.—D'après photographies J.-R. Poirier, Sainte-Cunégonde

USAGES MONDAINS

On nous demande fréquemment quelle est la conduite à tenir dans un salon, dans un garden-party, ou dans toute autre occasion. Je crois que si aujourd'hui je vous donne quelques conseils succincts pour

un séjour à la campagne, je serai absolument dans la note actuelle.

Lorsqu'on arrive dans sa propriété, on commence par faire des visites aux personnes que l'on désire voir ; si les personnes acceptent la nouvelle relation, elles répondent promptement par une visite. Au cas contraire on fait déposer sa carte. A la campagne,

lorsque vous recevez une visite, on ne demande pas aux visiteurs s'ils désirent se rafraîchir ; on fait servir du lait, de la bière ou des sirops, en un mot, ce dont on dispose dans l'endroit où l'on se trouve.

Si l'on reçoit des amis, il faut leur assurer un confortable sans luxe, et leur rendre l'existence le plus agréable possible ; il est bien de laisser à chacun sa



LA REINE WILHELMINE.—Photographie prise pour son couronnement

liberté entière, les rendez-vous fixes devant être les heures de repas.

La chambre doit être très propre, très aérée, et le domestique doit demander quelles sont les habitudes de la personne arrivant, et ce qu'elle désire pour son premier déjeuner.

Il est également indispensable de trouver dans sa chambre de quoi écrire, un verre d'eau avec un sucrier, de la fleur d'oranger ou du cognac. Sur la toilette on devra trouver : des épingles, des brosses, de l'eau de Cologne, des savons, et plusieurs serviettes de toilette.

L'heure des courriers devra être indiquée, ainsi que

l'horaire des trains.

On doit laisser à chacun sa matinée libre, à moins qu'il n'y ait une partie projetée par avance : dans ce cas, ne jamais se faire attendre.

Ne jamais imposer des promenades prolongées, ni proposer des parties qui pourraient être désagréables.

En général, les personnes que l'on reçoit doivent vous être suffisamment intimes, pour que leurs goûts vous soient connus.

On propose plusieurs choses, et on laisse le choix aux invités.

Il ne faut pas oublier que le séjour à la campagne est un temps de repos ; par conséquent, on doit éviter le surmenage et les réceptions trop fréquentes.

On doit prévenir les invités qu'ils se trouveront avec tels ou tels ; ceci afin d'éviter les difficultés de relations dues à des différences d'opinion ou de situation.

On ne doit accepter une invitation de séjour à la campagne que chez des amis très intimes. Ne pas arriver avec de nombreux bagages, car cela ferait croire à un séjour trop prolongé. Ne jamais arriver sans avoir prévenu.

Avertir suffisamment tôt, pour qu'il soit possible de recevoir une réponse négative ou affirmative ; ceci à cause des personnes qui pourraient être là, et que l'on ne voudrait pas rencontrer.

On doit toujours laisser une gratification aux ou à la domestique des personnes chez lesquelles on est reçu ; et cette gratification doit être proportionnée au séjour.

Éviter d'importuner ses hôtes en restant toute la journée avec eux ; il faut se retirer du salon lorsqu'il survient une visite. Ne cueillir des fleurs que si vous y êtes invitée.

Ne pas descendre le matin dans les salons, ce qui pourrait gêner le service, rester dans sa chambre, ou choisir le jardin ; ne jamais entrer dans les cuisines.

Il faut savoir se rendre utile à l'occasion, mais ne pas importuner. Si on possède un talent quelconque, offrir gracieusement de distraire, mais ne pas s'imposer, ni attirer trop longtemps l'attention.

Si vos enfants sont mal élevés, ne jamais les emmener avec vous.

Les mamans intelligentes ne feront pas mettre à table les bébés turbulents ou exigeants.

Quant à la toilette, autant que possible, suivre le rang des personnes qui vous reçoivent.

Ne jamais descendre à table en peignoir, même pour le déjeuner, et si pour le dîner la maîtresse de la maison s'habille, en faire autant. Sans luxe on peut revêtir des toilettes très fraîches : c'est le point essentiel à la campagne. Les toilettes spéciales pour les sports ne doivent être revêtues qu'au moment même du départ, et non avant le repas. Rentré chez soi, on doit écrire aux personnes qui vous ont reçu pour les remercier dans la semaine qui suit votre départ.

INTÉRIM.

POUR LES HOMMES

—Certains hommes que nous connaissons seraient heureux s'il perdaient leur réputation.

—Il y a des hommes qui ont tant de modestie qu'ils ne veulent même pas avoir de relation avec la vérité toute nue.

—Beaucoup d'hommes sont comme les poules, ils cherchent toujours à se percher plus haut que les autres.

—Certains hommes sont créés de poussière mêlée à beaucoup de gravois.

—La plupart des hommes font volontiers vœu de mourir pour leur pays—de vieillesse.

—Il y a des hommes qui lancent des litres de paroles à chaque gramme de pensées.

—Celui qui se mêle de ses propres affaires a un emploi continu.

—Donner des conseils à certains hommes et jeter des pierres aux chiens ont à peu près le même effet.

—S'il est vrai que l'habit fait l'homme, il y a des hommes qui devraient changer d'habits.

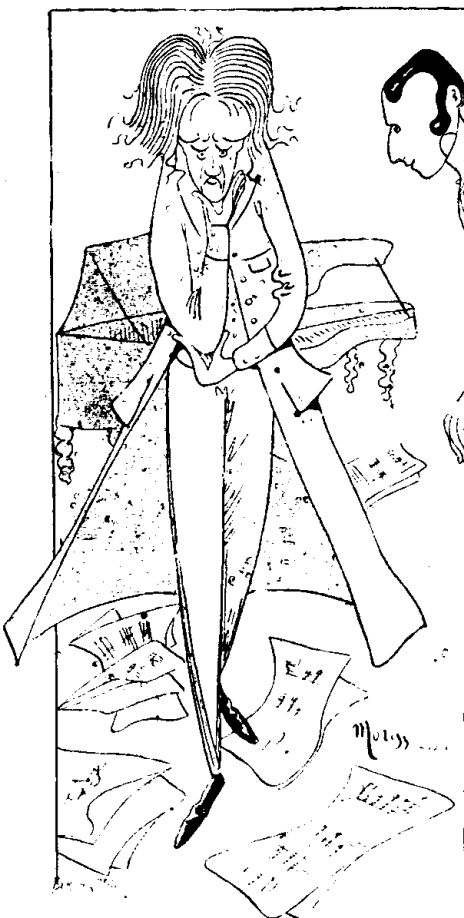
CONSEILS PRATIQUES

Contre la fétidité de l'haleine.—Pour la combattre, il faut se gargariser et se rincer plusieurs fois par jour la bouche avec une gorgée de cette solution : eau 1 pinte, chlorate de potasse $\frac{1}{2}$ once.

Nettoyage des objets en or.—Pour leur rendre tout leur brillant, il suffit de les plonger un quart d'heure dans l'eau de javelle, puis de les rincer à l'eau pure et de les essuyer ensuite avec un linge fin.

Coloration artificielle des fleurs en pot.—Pour avoir des fleurs bleues ou vertes, voici le procédé qu'il faut employer : prenez des bleuets séchés que vous pulvérisiez, ou encore du suc de rue, mettez de cette matière sur la racine de vos fleurs blanches, et arrosez-les avec l'eau teinte de cette couleur.

Parfums pour le linge et les vêtements.—Il est nécessaire, lorsqu'on fait la lessive, de laisser bouillir une racine d'iris avec le linge, cela lui communique un parfum exquis de violette. D'autres personnes attendent que la lessive soit faite et placent la racine ou la poudre entre les piles de linge sec. D'autres encore font bouillir l'iris et mettent ensuite la poudre en sachet dans l'armoire à linge pour maintenir ce parfum doux et distingué. On emploie le même procédé à l'égard des vêtements, on les renferme dans des armoires parfumées au moyen de sachets, ou on glisse entre la doublure et l'étoffe cette poudre odorante.



Le compositeur de musique.—C'est agaçant, il y a là une note que je ne peux arriver à trouver.

Le violet.—Ça tombe bien ! voilà justement le tailleur qui apporte la sienne à monsieur.

THÉÂTRE FRANÇAIS

La Mizzoura, cette pièce qui a rapporté à Mat. Goodwin un succès retentissant à New-York, il y a un an ou deux, sera jouée cette semaine au Théâtre Français. C'est à grands frais que M. Phillips, le gérant de l'établissement, a pu procurer au public Montréalais cette œuvre remarquable, et sa remarquable, et sa clientèle lui en saura certainement gré, après la représentation. M. Thomas J. McGrane tiendra le premier rôle. Burke et Andrews, les célèbres comédiens acrobates figureront au programme des variétés.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Mlle L.-M. Clavet, 197, rue Sanguinet ; E. Daniel ; F.-X. Roy, 47, rue Dupré ; A. Lamy, 200 $\frac{1}{2}$, rue Sanguinet ; Xavier Prévost, 410, rue Charlevoix ; Mme H. Dubrule, 1040, rue Berri ; Omer Decelles, 1249, rue Ontario.

Québec.—O. Brunet, 27, rue Sauvageau, St-Sauveur ; Jos. Bussière, 516, rue St-Jean ; Mlle Démon-tigny, 204, rue du Roi, St-Roch ; L.-O. Ville-neuve, 38, rue Notre-Dame des Anges, St-Roch ; Mlle Laura Bédard, 46 rue Victoria, St-Sauveur ; Jos. St-Laurent, 353, rue St-Jean.

Longueuil.—F. Girard (deux primes).

Chicoutimi.—Guay & Godbout, libraires.

Hull.—Mme N. Fortier.

Valleyfield.—Théodore Bélanger.

Sorel.—Dr Fleury.

Sherbrooke.—A.-M. Richer, libraire ; H.-H. Langlois.

Saint-Hyacinthe.—Louis Plamondon.

Saint-Boniface, Manitoba.—J.-B. Leclerc.

Sturgeon Fall, Ont.—Mlle Antoinette Larivière.

Chicopee, Mass.—W.-L. Lassonde.

JEUX ET AMUSEMENTS

MATHÉMATIQUES

Quel est le trapèze particulier dont les quatre côtés et la hauteur sont exprimés par les plus petits nombres entiers possibles ?

CHARADE

Mon Premier n'est pas sain d'esprit
Mon Second est la maladie
Que saint Hubert, dit-on, guérit ;
Mon Tout se trouve à l'écurie.

LOGOGRIPE

Avec mes quatre pieds je ne connais personne,
Qui veuille se charger de moi ;
Chacun sans balancer à son prochain me donne,
Et me rejette loin de soi ;
Mais, si vous me coupez, et la queue et la tête,
Qui chez moi ne diffèrent pas,
Chacun me fait alors un accueil fort honnête,
Et l'on me trouve plein d'appas.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 751

Enigme.—Lit.

GRAVURE-DEVINETTE



Il faut avoir la tête ferme, Marie, pour grimper aussi haut dans un clocher. Voyez-vous cet ouvrier hardi ?

Il faut toujours conserver dans son cerveau une place pour les idées des autres.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Dès que la porte se fut refermée sur elles, la malheureuse mère jeta sur la religieuse, qui s'était rapprochée d'elle, un regard rempli d'une inexprimable angoisse.

—Ma sœur, balbutia-t-elle d'un accent déchirant; ma sœur, que Dieu ait pitié de ma pauvre petite.... je crois qu'elle a compris....

—Non, oh non! rassurez-vous, se hâta de dire la sœur Saint-Paul. Elle est trop jeune encore pour deviner.... Nous la préparons doucement.

—Oui, vous lui direz.... Hélas! Comment la tromper? Que pourriez-vous lui dire qui l'abusât?... Elle est si clairvoyante, ma Flor, d'une intelligence si précoce.... Devrai-je donc déplorer ces dons qui réjouissaient mon orgueil maternel.... Ma petite Flor, si aimante et si tendre.... Elle n'avait que moi, que seront pour elle les autres, là-bas?

—Pauvre enfant, ayez courage et confiance. Remettez tout à Dieu....

—Oui, Dieu.... Dieu puissant.... Dieu miséricordieux.... Il veillera.... Et vous, ma sœur, vous vous souviendrez?....

La religieuse de Bon-Secours ne répondit que par un signe de tête.

Les sanglots l'étouffaient.

Pourtant, elle avait vu bien des morts, des agonies terrifiantes, des luttes parfois sauvages, épouvantées, de pauvres êtres se raccrochant désespérément à la vie... Aucune ne l'avait troublée comme cette agonie résignée, sans révolte, sans colère, sans murmure, troublée seulement par un retour touchant de sollicitude maternelle.

Oh oui! elle se souviendrait. Toutes les paroles que lui avait dites la pauvre mère, tous les secrets qu'elle lui avait confiés, toutes les instructions qu'elle lui avait données en cette journée et que sa recommandation suprême venait de résumer, sœur saint-Paul les garderait gravés dans sa mémoire et dans son cœur. Elle n'oublierait rien et se conformerait aux volontés de la mourante.

La pression chaude des mains de la religieuse répondit à l'étreinte glacée des doigts de Mme Dally.

—Chassez toute crainte, murmura-t-elle enfin, quand les pleurs refoulés lui permirent de parler. Je vous jure que vos désirs seront fidèlement remplis.

On eût dit que l'agonisante n'attendait plus que cette suprême assurance.

Une flamme intense, un rayonnement d'au delà de cette vie ranima une seconde son regard.

Vers le fond de la chambre, le soleil, glissant entre les lames des jalousies, se jouait sur une panoplie où, se détachant nettement du cadre de velours rouge, on voyait briller l'acier d'un sabre, rutiler l'or des galons et des épauettes de l'officier mort au Tonkin.

Mme Dally sourit.... Ses yeux suivirent le rayon vermeil et ils eurent sans doute une vision heureuse. Elle se souleva à demi, les mains tendues:

—Jean, balbutia-t-elle.... Mon Jean.... Je viens.... Flor.... mon Dieu!....

Ce dernier mot se figea sur ses lèvres exsangues; ses mains jointes se décroisèrent, ses yeux se fermèrent, et sa tête fléchissante retomba sur l'oreiller, immobilisée pour jamais dans un calme auguste et solennel.

Ainsi qu'elle l'avait dit à sa fille, la pauvre mère dormait.... Elle dormait ce grand sommeil de la tombe qu'aucun bruit de la terre ne saurait troubler, et dont le réveil lumineux est au delà de ce monde, dans l'Eternité.

Florence Dally était tout à fait orpheline.

Lorsque, avec l'aide d'une seconde religieuse qu'elle avait envoyé chercher par la petite bonne, la sœur Saint-Paul eut achevé la dernière toilette de la morte, essuyé la sueur glacée qui baignait encore ses tempes et lissé ses beaux cheveux dont l'ébène tranchait violemment sur la marmoréenne blancheur du visage aux traits détendus, à l'expression d'un calme surhumain, elle se souvint qu'on avait promis à Florence de la rappeler quand sa mère dormirait.

Si peu qu'elle eût approché la mère et l'enfant, la sœur de Bon Secours avait pu remarquer que, chez elles, la dominante du caractère était une extrême loyauté, une inflexible droiture et que pour elles, le plus simple engagement était chose sacrée.... Les suprêmes confidences de la mourante n'avaient fait que corroborer cette opinion.

La pensée ne lui vint pas qu'elle pût manquer de parole à l'enfant.

Aussi bien, celle-ci devait commencer à s'impatienter et peut-être la bonne Mme Guéthary se trouvait-elle fort embarrassée.

Laissant sa compagne en prière auprès de la couche funèbre, la religieuse se dirigea vers le chalet très voisin qu'habitait la vieille dame, et qui n'était séparé de celui de Mme Dally que par deux jardins et la largeur de la rue.

Le jour tombait: mais il ne faisait pas assez noir dehors pour qu'on ne pût distinguer au moins les silhouettes.

En traversant le petit enclos de Mme Guéthary, sœur Saint-Paul vit, derrière une des fenêtres du rez-de-chaussée, la mince figure blanche de Florence collée à la vitre et fouillant avidement du regard la profondeur des allées plantées d'acacias aux branches épineuses.

Elle fut bien vite aperçue. Une porte claqua à l'intérieur de la villa, et, avant qu'elle en eût franchi le seuil, l'enfant, tête nue, les cheveux au vent se précipitait dans ses bras.

—Ma sœur! vous venez me chercher?

Elle la serrait contre elle sans répondre, effrayée de sentir près du sien le cœur de la petite fille battre avec une violence inouïe.

—Oui, ma chérie, je viens vous chercher, murmura-t-elle au bout d'un instant, en la baisant au front avec une immense pitié. Mais il faut rentrer un instant chez Mme Guéthary pour la prévenir; puis pour prendre votre manteau.... une capeline. Il fait très froid dehors.

—Nous courrons, insista Florence qui, frémissante, la tirait en avant.

—Mais, Mme Guéthary....

—Elle vous a vue.... elle vient, la voici....

La vieille dame arrivait, en effet aussi vite que le lui permettaient l'émotion et des jambes qui n'étaient déjà plus très lestes.

Elle portait un fichu de laine souple et légère qu'elle enroula autour du cou de l'enfant.

En apercevant la religieuse, Mme Guéthary avait tout compris.

Elle prit une des mains de Florence; la sœur tenait l'autre, et elles marchaient entraînées par la pauvre petite, cherchant, sans la brusquer, sans la retenir trop évidemment, à ralentir son allure.

—Ma petite chérie, ne courez pas ainsi, supplia sœur Saint-Paul. Vous allez vous mettre hors d'haleine. Et rien ne presse, hélas! pauvre mignonne!

Elles atteignaient le bord de la rue non pavée mais tracée dans le sable fin, doux et fuyant sous les pieds. A travers les arbres sans feuilles, on apercevait la masse confuse du chalet. Entre les persiennes closes, quelques faibles rayons lumineux fusaient jusque sur le sol où ils traçaient de petits ronds clairs sur le sable.

La porte d'entrée était grande ouverte et, assise sur la première marche du perron, la petite bonne, qui avait eu peur de demeurer seule dans la cuisine et n'avait pas osé cependant monter dans la chambre de la morte, pleurait, la tête enfouie dans son tablier de cotonnade.

L'élan qui précipita soudain la marche de Florence fut si vif et si impétueux qu'elle échappa aux mains qui, doucement, s'efforçaient de la retenir captive.

—Maman! oh! maman! gémissait-elle en courant avec une telle rapidité que ni Mme Guéthary, ni la sœur Saint-Paul, plus lente que la vieille dame, ne purent la rattraper.

Elle arriva sur la domestique qui sursauta de terreur à cette apparition imprévue, et la secoua par l'épaule.

—Maman est morte? Mariana, fit-elle haletante, dis, maman est morte?....

La petite bonne, effrayée et troublée, répondit "oui" de la tête d'un mouvement machinal et stupide.

—Mam'zelle Florence, petite Flor.... Mon Dieu! vous n'allez pas monter là-haut?... balbutia-t-elle quand elle eut quelque peu repris ses esprits.

Mais l'enfant, déjà, n'était plus là pour l'écouter.

Légère comme un oiseau, elle avait franchi l'escalier et s'arrêtait frémissante sur le seuil de la chambre de Mme Dally.

Elle ne s'était pas attendue à la voir ainsi, la tranquille majesté de la morte la frappait d'un respect invincible entremêlé d'un vague effroi.

Bien qu'elle se fût élancée avec la pensée d'écarter tous les obstacles, de se jeter sur le corps de sa mère et de le couvrir de baisers éperdus, elle n'osait plus s'approcher de cette couche funèbre, non pas lugubre toutefois, mais parée comme un autel, sur laquelle dans les blancs linéaux aux plis souples semés de pâles et mélancoliques fleurs d'hiver, un crucifix entre ses doigts enlacés, la clarté des cierges irradiant son profil de marbre, la morte lui apparaissait transfigurée divinement.

Florence avait joint les mains et s'était laissée tomber sur les genoux.

Sœur Saint-Paul et Mme Guéthary arrivaient, tout essouffées de leur vaine poursuite, se hâtant, dans la crainte d'une crise de larmes et de désespoir de la pauvre enfant.

Elles furent plus effrayées de son calme qu'elles ne l'eussent été de l'explosion de douleur bruyante à laquelle elle s'attendaient.

Les yeux de Florence étaient secs ; à ses joues pâles, une rougeur, très vive aux pommettes, était montée ; son regard d'une étrange fixité ne quittait par le beau visage immobile et blanc comme un lys, aussi blanc, mais d'une autre blancheur, que le lin éblouissant des oreillers sur lesquels il reposait.

La religieuse courut à l'enfant et posa sur son bras une main un peu tremblante.

La petite fille crut qu'on voulait l'arracher à sa douloureuse contemplation ; elle se raidit instinctivement et un éclair passa dans ses grands yeux de velours.

— Laissez-moi, murmura-t-elle d'un ton suppliant, contenu, comme celui qu'on prend pour parler dans les sanctuaires ; ma sœur, laissez-moi regarder maman... Jamais, jamais je ne l'ai vue si jolie... Je vous en prie, ne m'éloignez pas...

Elle dévorait la morte des yeux et serrait la main de sœur Saint-Paul, avec une expressive insistance.

La religieuse lui dit avec douceur :

— Je ne veux pas vous éloigner de votre chère maman. Je reste ici près de vous, pour prier avec vous, Florence, vous voulez bien ?

Florence fit un signe d'acquiescement et retomba dans son absorption.

— O ma chère maman, disait-elle tout bas dans sa ferveur d'admiration, que tu es belle ! que tu as l'air heureux !... Est-ce que tu vois déjà le ciel et les anges, et le bon Jésus... et papa ?... Pourquoi ne me les fais-tu pas voir aussi ?... Si tu savais comme il fait noir, ce soir, et froid et triste dehors, tu ne laisserais plus emmener ta petite Flor comme tout à l'heure.

— Mais je n'irai plus ni chez Mme Guéthary, où je suis triste quoiqu'elle soit bien aimable, ni chez personne, dis ?... Je resterai ici à te regarder dormir. Je t'aime tant, maman, et tu es si jolie ! mais est-il possible que tu ne te réveilles plus jamais ?... Alors, qu'est-ce que je ferai, maintenant, sans toi qui me parlais toujours, qui me contais de belles histoires et qui m'embrassais si doucement ? O maman, écoute-moi encore une fois, regarde-moi, parle-moi... "

Elle s'arrêta un instant, saisie.

La flamme des cierges, jouant sur la blanche figure inanimée, y avait mis un fugitif reflet rose, et Florence palpitante avait cru voir les lourdes paupières aux franges soyeuses se relever lentement.

Mais non, rien n'avait bougé.

Mme Dally ne s'éveillait point ; ses yeux jamais plus ne regarderaient Florence, et ses oreilles demeuraient sourdes à la petite voix, si chérie pourtant, qui l'implorait avec ardeur.

— Maman, sais-tu ? reprit Flor légèrement oppressée ; j'ai un peu peur et je n'ose plus t'embrasser. Est-ce que tu vas rester toujours toute blanche et toute froide comme cela ?... Où irai-je, et qui me caressera si tu ne me prends plus dans tes bras ?

— Je voudrais bien être contente parce que tu ne pleures plus et que tu es avec papa dans le ciel bleu du petit Jésus, mais je ne peux pas. Mon cœur est trop gros et j'ai envie de pleurer. O maman ! pourquoi n'as-tu pas emporté l'âme de Flor avec la tienne ?

Elle avait commencé à voix basse sa plainte naïve et désolée ; puis, peu à peu, emportée par l'irrésistible besoin d'expansion des douleurs enfantines, elle avait parlé plus fort, espérant qu'enfin sa mère l'entendrait.

Et tout à coup, le bruit d'un sanglot étouffé, derrière elle, la fit tressaillir.

Elle se retourna vivement.

Mme Guéthary, son bon et vieux visage tout bouleversé, lui tendait les bras en pleurant :

— Ma petite, ma chère petite Flor, je vous aimerai moi. Voulez-vous que je vous aime comme une fille ?

L'orpheline appuya, confiante, sa tête brune et pâle sur l'épaule de la vieille dame agenouillée tout contre elle.

— Je veux bien, fit-elle. Maman m'a dit que vous étiez très bonne.

Une défiance soudaine la fit se redresser, arrêtant court l'abandon auquel, involontairement, elle se laissait aller. Ses beaux yeux sombres et profonds scrutèrent ceux de Mme Guéthary.

— Je veux bien, reprit-elle plus lentement. Mais vous ne me forcerez pas à quitter maman ?

Mme Guéthary échangea un regard expressif avec la religieuse de Bon-Secours.

— Je vous laisserai tant que vous voudrez, dit-elle très émue, vous pourrez rester tant que vous ne serez pas fatigué. Voulez-vous que nous récitons avec sœur Saint-Paul une prière ? Le plus grand témoignage d'amour que vous puissiez donner à votre maman, petite Flor, c'est de prier pour elle.

Florence fit un geste d'assentiment.

La vieille dame tira de sa poche un chapelet en argent, aux grains d'améthyste, à la croix ciselée, et le mit aux mains de l'enfant.

Après la récitation de la première dizaine, elle s'assit et prit Florence sur ses genoux.

La petite fille pleurait silencieusement.

Sans le dire, — car elle n'eût pas osé, malgré la très évidente bonte de Mme Guéthary, se livrer si vite et si complètement, — sans le dire, elle pensait avec un serrement de cœur que, puisqu'on priait pour sa mère, c'était donc qu'on ne la croyait pas encore au ciel.

Mme Dally, qui était très pieuse et instruisait elle-même sa fille, lui avait parlé parfois des pauvres âmes en souffrance dans le Purgatoire, dont les prières des vivants avaient le pouvoir d'adoucir les cruels tourments.

Était-il possible qu'à elle aussi la terrible épreuve fût imposée ? à elle si douce et si bonne que jamais Florence ne l'avait vue en colère, injuste ou méchante... Quels péchés aurait-elle pu commettre, elle qui n'eût pas fait de mal à une mouche et prenait en compassion jusqu'à la souffrance d'un insecte ?...

Les anges qui veillaient aux portes d'or du Paradis étaient donc d'une effrayante, d'une impitoyable sévérité ?

Et Florence, soudain angoissée, se représenta l'âme chérie de sa mère, errant craintive et douloureuse à travers des dédales inextricables, semés de ronces et d'épines, dans l'obscurité et les obstacles desquels elle ne retrouvait plus le chemin lumineux du ciel.

Avec une ardeur plus vive, la voix un peu coupée par de gros et fréquents soupirs, elle se remit à répondre aux *ave* que récitait tout haut, lentement et dévotement, la sœur de Bon-Secours.

Ses yeux, brouillés de larmes, suivaient la marche régulière des grains d'améthyste aux brillantes facettes d'un mauve limpide, entre ses petits doigts qu'agitait par instant un frémissement nerveux.

A la longue, sous l'influence apaisante de la prière, les palpitations de son cœur devinrent moins violentes ; dans sa poitrine, le souffle se régularisa ; puis ses paupières, à plusieurs reprises, battirent vivement comme les ailes d'un oiseau fatigué, et ses lèvres ne prononcèrent plus qu'indistinctes, intermittentes, les paroles du chapelet qui, doucement, berçaient son chagrin.

Lorsque le dernier *ave* fut terminé, Mme Guéthary, avec un involontaire sourire, fit voir à sœur Saint-Paul Florence endormie dans ses bras, des larmes encore mal séchées brillant au bout de ses longs cils, et tenant toujours le rosaire entre ses doigts fins.

— Je m'en vais l'emporter chez moi, dit-elle à la religieuse. Elle est brisée, elle va dormir longtemps, et c'est une grande grâce que Dieu lui fait.

— Pauvre chère petite ! soupira la bonne sœur avec compassion. Mais, Madame, vous ne pourrez pas toute seule, et je vais...

La vieille dame secoua vivement la tête.

— Non, non, ne la touchez pas. Il ne faut pas la changer de position. Si elle allait se réveiller ! Je la porterai sans peine. Elle est légère comme une plume... et c'est si près. D'ailleurs la petite bonne va me suivre en cas de besoin.

Mme Guéthary se leva sans effort. L'enfant ne pesait guère à ses bras encore robustes.

Elle n'eût pas la peine d'appeler Marianne qui se tenait toujours dans le corridor, en dépit du froid de la nuit, et qui s'éloigna, avec un grand soupir de soulagement, du chalet visité par la mort.

Arrivée chez elle, Mme Guéthary gagna sa chambre dans laquelle un feu clair, soigneusement entretenu, maintenait une douce et reconfortante chaleur.

Sans déshabiller la petite, de crainte de la réveiller elle la posa sur son lit, et, avec des précautions vraiment maternelles, après avoir seulement délacé et enlevé ses bottines, elle la couvrit d'une épaisse couverture.

Comme elle achevait d'arranger, sur les pieds un peu froids de Florence, le moelleux édredon de soie piquée, un léger bruit lui fit tourner la tête.

Une grande femme maigre, très laide, l'air narquois, la regardait curieusement, debout derrière elle.

— Ah ! balbutia Mme Guéthary en rougissant comme un enfant pris en faute, tu es là, ma bonne Sophie ? Tu m'as presque fait peur. Je ne t'avais pas entendue entrer.

La grande femme eut un rire qui, bien que contenu, résonna aussi aigre qu'un son de crécelle, et haussa les épaules.

— Tu étais si affairée ! murmura-t-elle, très ironique. Te voilà pourtant bien vieille, ma pauvre sœur, pour te remettre à jouer à la poupée.

Mme Guéthary glissa vers Flor endormie un regard infiniment tendre et ouvrit la bouche pour répliquer ; mais, songeant tout à coup que le bruit de la discussion pourrait bien éveiller la petite fille, elle se contenta de sourire sans répondre.

LES DEUX GOSSES BOVRIL...

CE QUE DURE LE BONHEUR

—C'est bien ainsi que tu le dis, mon Hélène ; je puis en outre te citer le Grand-Duché de Luxembourg, où le cultivateur qui éprouve une perte sensible, du fait des éléments, non seulement obtient la remise de ses impôts, sur simple requête signée du maire et du curé ou du ministre d'un culte ; mais encore, reçoit, sans avoir rien à payer, la graine nécessaire à l'ensemencement de ses champs, et même du grain pour sa consommation et celle de sa famille jusqu'à la nouvelle récolte ; il reçoit aussi, le cas échéant, des arbres fruitiers greffés des meilleures espèces pour remplacer ceux que les éléments lui auraient fait perdre.

—En Suisse, mon cher Georges, plusieurs cantons font remise de tous impôts à leurs habitants, une ou plusieurs années, à cause de l'excédent de recette, les dépenses étant nulles ; mais viennent aussi, dans les mauvaises années, au secours du cultivateur comme le fait le gouvernement du Grand-Duché de Luxembourg. En Belgique et en France, on a inauguré le système de crédits agricoles, de syndicats de tous les cultivateurs d'une même commune pour le bien de tous et de chacun en particulier ; la province de Québec, en Canada, sous le titre *De la protection des colons*, a établi une loi par laquelle les terres concédées aux colons par l'Etat, ne pourront être hypothéquées durant un espace de cinq ans, et la saisie de ce qui leur est nécessaire pour vivre ou exploiter leur concession, cette saisie ne pourra se pratiquer ; une autre loi de la même province de Québec donne aux pères de douze enfants la faculté d'obtenir gratuitement un lot de quarante hectares de terre qu'ils peuvent choisir dans le canton où ils sont domiciliés, ou dans le canton le plus voisin. Enfin la même province, par la loi *De la protection des colons*, dont je te parlais tout à l'heure, autorise tout concessionnaire de terre publique, en cette province plus grande que la France et n'ayant qu'un million et demi d'habitants, à se créer, dans les trois mois qui suivent l'émission de ses lettres patentes, un patrimoine de famille, lui permettant, pour cette fin, de choisir un certain nombre d'acres ne dépassant pas cent (quarante hectares).

—Ma chère amie, je ne vois pas trop, à Kerlor, comment nous pourrions faire quelque chose de ce genre. Tout au plus, aurions-nous à tirer profit de l'exemple du Grand-Duché de Luxembourg...

—Ne penses-tu pas, mon cher Georges, que tu pourrais combiner tout ce que nous venons de repasser ensemble, et formuler une théorie applicable à Kerlor ?

—Explique-toi, ma chérie : je t'écoute.

—La propriété de Kerlor, avec ses bois, ses prairies, ses fermes, ses dépendances, est superbe ; elle suffit amplement telle qu'elle est. Mais à Kerlor il y a, comme dans toutes nos communes de France, hélas ! bien des terrains dits communaux, loués à très bon compte je le sais, mais que bien des pauvres, cependant, ne peuvent louer. Or, tu le sais, une famille pauvre qui peut arriver à posséder sa vache et de quoi la nourrir, est désormais à l'abri du besoin. Tu achèterais donc ce que la municipalité voudrait te vendre de terrains communaux ; tu achèterais aussi toutes les terres à vendre du village ; tu ferais faire des routes municipales, divisant ces terres de manière à rendre facile l'accès du village et des routes départementales ; tu diviserais ces terres, selon leur situation et leur contenance, en lots de différentes grandeurs ; tu ferais construire tous les bâtiments nécessaires à la ferme pour les gens, les animaux, les récoltes, les instruments agricoles : car tu exigerais le soin de ces instruments. Tu établirais des fosses à fumier et à purin selon les meilleurs systèmes, et bien abritées, placées de telle sorte que l'abord en soit aisé au fermier, qu'elles soient hors de la vue du passant, que les odeurs des fumiers ne pénètrent point dans l'habitation du maître. Pour le cultivateur ordinaire, n'ayant que sa vache et son cheval et un terrain plus restreint, les bâtiments seraient moindres et proportionnés à l'état de fortune supposée chez un semblable travailleur. Enfin, la maison de l'homme de métier : maçon, menuisier ou autre, serait adaptée à ce genre, et construite seulement après le choix de son lot par cet artisan. L'atelier serait construit et meublé selon le métier. Tu fournirais à chacun ce qui lui est nécessaire : les graines au fermier, l'outil à l'artisan, la maison et le jardin ou la terre à chacun. Ils feraient valoir leurs biens, et, te payant une légère redevance durant un nombre très limité d'années, tu leur donnerais leurs titres de propriété dès la prise de possession — et ces bonnes gens, dont tu



Nourriture délicieuse

pour les malades, les convalescents,
pour les athlètes, pour développer
les forces physiques tout en étant

Un breuvage agréable
et rafraîchissant.

LE PLUS FORTIFIANT.

Préparé par **BOVRIL**, (Limité)

Londres (Angleterre),
et 27, rue Saint-Pierre, Montréal (Canada.)

auras fait la fortune, s'imagineront t'avoir payé ce que tu leur aurais donné.

—N'oublies-tu rien, dans tes beaux projets, chère amie ?

—Je ne le pense pas. Tu vas en juger. Le presbytère est un vrai nid à rhumatismes, et vraiment, comme presque tous les presbytères de France, il fait honte au village. Tu le rebâtirais et le meublerais sans rien dire : et un jour, le jour de sa fête, par exemple, tu y conduirais le digne et saint pasteur qui t'a baptisé, qui a baptisé Fanfan, qui a béni notre union : son ravissement, ses pleurs de joie, seront ton paiement, et tu te trouveras amplement dédommagé, crois-moi !

—Tu es un ange ! murmura, tout ému, le comte de Kerlor en embrassant tendrement sa femme.

—L'église, grâce à la piété des Kerlor, est un bijou d'architecture. Mais que de choses à y faire, pour la nettoyer seulement ! Tu feras faire toutes les réparations, tu feras venir des maîtres pour rétablir les jolies peintures murales dont quelques vestiges subsistent encore, dans quel triste état, tu le sais !

—Voilà pour le bon Dieu et son ministre. Est-ce tout ce que tu rêves ?

—Mon cher ami, la prospérité matérielle serait chose condamnable, si la prospérité spirituelle ne l'accompagnait. Tu ferais construire des écoles pour garçons, des écoles pour petites filles, un jardin de l'enfance pour les tout petits, un ouvroir pour les jeunes filles pauvres ou riches, une bibliothèque et des ateliers de tous les métiers pour les jeunes gens. Tu doterais les instituteurs très largement—Frères ou religieuses— : car, tu le sais, celui ou celle qui enseigne, fait plus que les parents qui entretiennent la vie animale. Si les gouvernements, en général, semblent se soucier fort peu de cette classe d'êtres, la plus intéressante dans tout Etat, que l'on appelle avec ironie maître d'école ou maîtresse d'école, tu montrerais en quelle estime tout citoyen raisonnable doit tenir ces humbles serviteurs du peuple, par les soins desquels se développent pourtant les génies qu'on les prenne dans les belles-lettres, les arts ou les corps de métier. Enfin tu établirais des concours dans chaque corps de métier, de manière à ne point laisser sortir chacun de sa sphère—à moins qu'il n'y soit réellement poussé par de hautes dispositions naturelles— mais à exciter l'émulation de chacun, et faire de chaque ouvrier un maître en son métier. Le prix pourrait, annuellement, consister en une somme permettant au vainqueur de se fournir de tous les meilleurs outils de son métier, des meilleurs ouvrages y ayant trait.

—Sais-tu, ma douce aimée, que s'il y avait beaucoup de femmes comme toi en Europe, nous n'y verrions ni socialistes, ni nihilistes, ni dynamitards, moins encore de libres-penseurs, d'impies ?

—Mon cher ami, le peuple, tu le sais comme moi, est l'image fidèle de la classe dirigeante : si celle-ci est vertueuse, le peuple, généralement, sera vertueux ; si les chefs sont bienveillants, charitables les subalternes seront doux, hospitaliers, de mœurs irréprochables. Remplis ton devoir dans ta sphère d'action : si tu contribues au bonheur d'une seule âme, tu en seras éternellement récompensé.

—Qui donc t'a si bien enseigné les droits du pauvre, les devoirs du riche ?—(Asuivre).

CHOSSES ET AUTRES

—Depuis 12 ans, 400,000 immigrants sont venus d'Europe et se sont établis en Canada.

—L'usage de l'initiale brodée se perpétue. On la porte cette année au centre même du mouchoir et assez grande.

—Le Canada a fourni, en 1897, 30 pour cent du fromage importé par le Royaume Uni, et les États-Unis 24 pour cent.

—D'après une statistique qui vient de paraître, sur les huit ou dix millions des habitants des îles Philippines, six millions environ professent la foi catholique.

—Le velours tient le haut du pavé dans le royaume de la mode. Le velours est très demandé, en toutes nuances et tous les styles de dessins et combinaisons.

—La consécration épiscopale de Mgr Gauthier aura lieu dans la cathédrale de Sainte Marie, à Kingston, le 18 octobre prochain.

—Il paraît que la Bible la plus volumineuse du monde se trouve au Vatican. C'est un livre manuscrit qui ne pèse pas moins de 320 livres.

—L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, d'après le rapport annuel de 1897, compte 1,475 maisons, 14,631 frères, 324,875 élèves, et 5,227 novices.

—Les fabriques de bonneterie et tricots s'ingénient à découvrir des nouveautés pour le monde des cyclistes. On annonce déjà de grosses surprises pour la saison prochaine de printemps.

—Les troubles recommencent en Crète. On massacre les chrétiens par centaines. A Candie, la boucherie a été horrible. Les consulats d'Allemagne et d'Angleterre ont été saccagés. Le nombre des victimes connu à cet heure, est de 300 chrétiens et de 67 sujets britanniques massacrés.

—Le Vésuve, en Italie, est de nouveau en éruption. Neuf torrents de lave coulent le long de la montagne à une vitesse de 400 mètres à l'heure. Les châtaigniers du mont Somma ont été brûlés. On entend constamment des explosions qui se produisent dans le cratère central qui vomit des flammes et des cendres.

Les manteaux courts pour dames seront tout à fait à la mode cet automne. La longueur de 24 pouces semble un maximum. On nous en a montré de fort jolis en drap brun loutre, avec col en velours brun clair et une doublure en serge de soie bleu clair. D'autres en drap couleur tan avec col de velours et doublure de soie écossaise.

—La forme de chapeau dite "Sailor" va, dit-on, disparaître cet automne. Il n'est pas trop tôt de voir mettre de côté cette forme disgracieuse. D'ailleurs c'est un genre de chapeau qui n'est admissible qu'en paille et pour l'été seulement. Un sailor en feutre n'est réellement pas de mise aux temps froids où nous allons entrer.

—La mode a décidé que cet automne les dames porteront de grands chapeaux relevés sur le front et le côté. Les petites capotes seront toutefois encore de mise. Les formes dites bergères seront en faveur. Les plumes de fantaisie vont disparaître et l'immortelle plume d'autruche aura encore la palme. Les ailes seront employées par millions.

—Une nouvelle victime des cigarettes. Le jeune James Hoffman, âgé de 16 ans, vient d'être enfermé au pavillon des aliénés à l'hôpital Bellevue. L'abus des cigarettes, dit-on, l'a rendu fou furieux. Au moment où on l'a emmené à l'hôpital, il avait cruellement battu sa petite sœur âgée de 3 ans. Il fumait en moyenne de 6 à 8 paquets de cigarettes par jour.

—Les cors aux pieds sont chose tout à fait inconnue en Chine. Cela résulte évidemment du genre de chaussures portées. La sandale chinoise est faite d'un épais tissu de paille, recouverte de cuir de cheval et munie d'une épaisse semelle de même matière. Une deuxième semelle épaisse de paille permet à l'air de circuler librement en maintenant la froideur sous le pied. Ceci prouve évidemment la fausseté des dires de ceux qui prétendent que la chaussure large et flottante favorise les cors aux pieds.

DECOUVERTE SCIENTIFIQUE

Le Dr J. G. Lussier, de Valleyfield, bien connu dans le monde médical, vient enfin, après 30 ans de travail opiniâtre, d'expérience et d'observation, de composer une préparation médicale de la plus haute importance. C'est un purificateur du sang, tonique en même temps, qui rend au sang sa pureté, sa force et rétablit les fonctions des organes internes. Une compagnie est déjà formée pour en faire l'exploitation et cette préparation sera connue sous le nom de "Purificateur Tonique du Sang."

—Si l'on observe une mouche qui vient de se reposer après avoir volé en tous sens, on observe une série de mouvements qui rappellent ceux du chat faisant sa toilette ou de l'oiseau qui lisse ses plumes. Ce sont d'abord les pattes de derrière qui sont frottées l'une contre l'autre; puis chacune de celles-ci passe sur une aile; puis c'est le tour des jambes de se frictionner; enfin vous verrez la trompe passer sur les jambes et les autres parties du corps qu'elle pourra atteindre. L'observation microscopique montre que la mouche se recouvre des germes qui flottent dans l'air, ce qui explique pourquoi les mouches fréquentent les endroits malpropres, océans à microbes. Là où la propreté règne, il y a peu de mouches. La première observation de ce fait date de 1875; elle est due à Emerson. De récentes recherches la confirment en tous points.

PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix avec le Baume Rhumal.

—Il est écrit, à ce qu'il paraît, que chaque race doit avoir son poison favori. Les Chinois ont l'opium. Les Américains ont le "cock-tail"—à base d'"angostura", c'est-à-dire de strychnine. Les Annamites ont le "choumchoum". Les Turcs ont la "haschisch". Les Russes ont le "vodka". Les Français ont—hélas!—l'absinthe. Les Anglais ont le "gin". Les Belges le "genièvre". Les Hollandais le "schiedam". Les Prussiens, eux, ont à ce qu'il paraît, l'éther. D'après le docteur Sohn, qui est quelque chose comme l'inspecteur en chef des services d'hygiène dans la Prusse orientale, l'éthéromanie prendrait à bas les proportions d'un véritable fléau. Non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants se livrent avec frénésie à l'infamale drogue, qui se vend couramment chez tous les épiciers, sans que ni les objurgations des maîtres d'école ni les sermons des pasteurs y fassent rien. Ça se boit donc l'éther? vont dire les bonnes gens. Malheureusement oui, bonnes gens, ça se boit. Même que ça empoisonne, et qu'on en meurt.

INCONTESTABLE

Le seul bon spécifique pour éviter et guérir les affections pulmonaires, c'est le Baume Rhumal, personne ne conteste plus cela.

—Un marchand turc perd une bourse contenant deux cents pièces d'or. Il fait annoncer par le crieur public que celui qui l'aura trouvée et la lui rapportera aura la moitié de la somme. Un matelot se présente avec la bourse et réclame la récompense promise.

Le marchand pour éluder sa promesse dit qu'avec les 200 pièces d'or, la bourse contenait une émeraude de très grand prix; qu'il faut que le matelot la lui rende

Mme Hilaire Marchand

Guérie du retour de l'âge et sauvée de la mort par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui, elle est guérie, heureuse et bien.

Femmes et jeunes filles malades, pâles et faibles ne souffrez plus! Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, guérissez-vous, vous serez heureuses, et vous rendrez les autres heureux.

N'oubliez pas que le retour de l'âge est une chose bien dangereuse dans la vie d'une femme. Si vous ne vous soignez immédiatement, vous ne saurez plus tard vous débarrasser du cortège d'inconvénients dont ce changement d'âge est toujours accompagné. Ce changement sera pour le mieux si vous avez la sagesse de fortifier votre système contre les ravages des symptômes qui accompagnent ce changement, et pour cela, on n'a jamais découvert aucun remède qui puisse égaler les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles purifient le sang en agissant directement sur le système sexuel, diminuant les dangers de cette période critique et finalement laissent les femmes en pleine possession d'une forte santé. Toutes les femmes approchant cette époque critique devraient prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui, nous publions textuellement la lettre que nous envoie Mme H. Marchand, dame tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit: "C'est avec bonheur que je vous écris, cette fois-ci, non pour vous demander des conseils ou des remèdes, mais bien pour vous remercier et vous dire que je suis guérie. Que toutes les femmes malades lisent le récit de mes souffrances et de ma guérison, et puissent-elles suivre mes conseils. Depuis un grand nombre d'années j'ai constamment souffert, j'avais un mal de côté qui me rongeaît, douleurs dans le dos, les reins, les jambes, entre les épaules, douleurs dans l'estomac qui m'empêchaient de respirer, j'avais continuellement mal à la tête, les souffrances étaient telles que je ne dormais pas dix minutes, j'avais aussi le battement de cœur, les jambes et les pieds enflés, je crois que le retour de l'âge était la cause de mes souffrances. Je croyais que tout était fini qu'aucun remède ne pouvait me guérir. Un jour, encouragé en lisant le témoignage "une guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre, en même temps j'écrivis au médecin spécialiste et aidé de ses conseils, je suis complètement guérie. Que toutes les femmes qui souffrent, suivent mon exemple, elles ne dépensent pas leur argent pour rien. Pour moi, les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont sauvée de la mort." Mme Hilaire Marchand, 249, rue Demontigny, Montréal.

Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailliblement toutes les maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton,



MME HILAIRE MARCHAND

de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les reins et le dos, se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mauvaies bouche, vertige, resserrement et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensations chaudes qui montent à la tête, perte de

sommeil. Elles guérissent aussi toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation du bébé.

N'oubliez pas que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Écrivez-leur une description complète de votre maladie. Ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes malades qui en font la demande. Toujours les médecins s'empressent de vous répondre en vous disant ce que vous aurez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOÎTE 2306, MONTREAL, seront tenues confidentielles par nos médecins.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c, la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations, refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Insistez toujours pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis; pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTREAL.

s'il veut avoir la moitié de la somme. Celui-ci prend le ciel à témoin qu'il n'a point vu d'émeraude dans la bourse.

Il est conduit avec le réclamant devant le grand vizir Cherbull qui dit au marchand: "La bourse que vous avez perdue contenait, dites-vous, une émeraude, le matelot proteste que la bourse qu'il a trouvée et qu'il offre de vous rendre, ne contenait que deux cents pièces d'or. Il est donc manifeste que cette bourse et l'or qu'elle contient ne sont point l'objet que vous réclamez. Pour qu'on ne s'y trompe plus, vous aurez soin de faire annoncer, par le crieur, une bourse contenant, avec deux cents pièces d'or, une émeraude de grand prix. Quant au matelot, il gardera pendant quarante jours l'or qu'il a trouvé; et si celui qui l'a perdu ne se présente pas dans cet espace de temps, il en jouira comme d'un bien lui appartenant."

RESULTATS MERVEILLEUX

Avec une bouteille de Baume Rhumal vous obtenez des résultats merveilleux dans le traitement de la rougeole. 25c. partout.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield. 1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.
PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Per la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adresse: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

U. PERREULT

— RELIEUR —

No 46, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Trente ans de succès

GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PURGATION

ni avant
ni après
du

VERSOLITAIRE

par les **CAPSULES L. KIRN**

à l'Extrait d'Herbes de TOUSSAULT Père sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS: Pharmacie **MAISON**, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

ADRESSE PHOTO

Photographes

360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 7283 MONTRÉAL
- MARCHE 842 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 65 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe



Aux Etats-Unis, G.-P. de Hartigan, Manchester, N. E.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$6.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



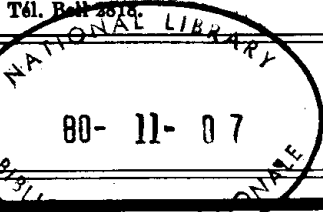
Fausse dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.



5068

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

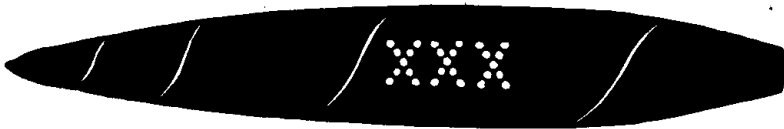
Chapeaux d'Automne

Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts. Edifice New York Life, Montréal.
Bureaux: { et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r.
Ph^o MALAVANT, 11, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: **ARTHUR DECARY**.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**Le Chapelier
Par Excellence**

C'est Armand Douin—35 ans d'expérience—connaît ce que c'est que la mode, et ce qui convient—il sait unir les deux — Quand un chapeau fait bien, on peut dire qu'il sort de chez Douin!—Assortiment pour tous les goûts—tous les âges—toutes les positions—et toutes les bourses.

**No 1584
Rue Notre-Dame**

**"La
Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

64,718

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 ·· Six mois · 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafêche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,